



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

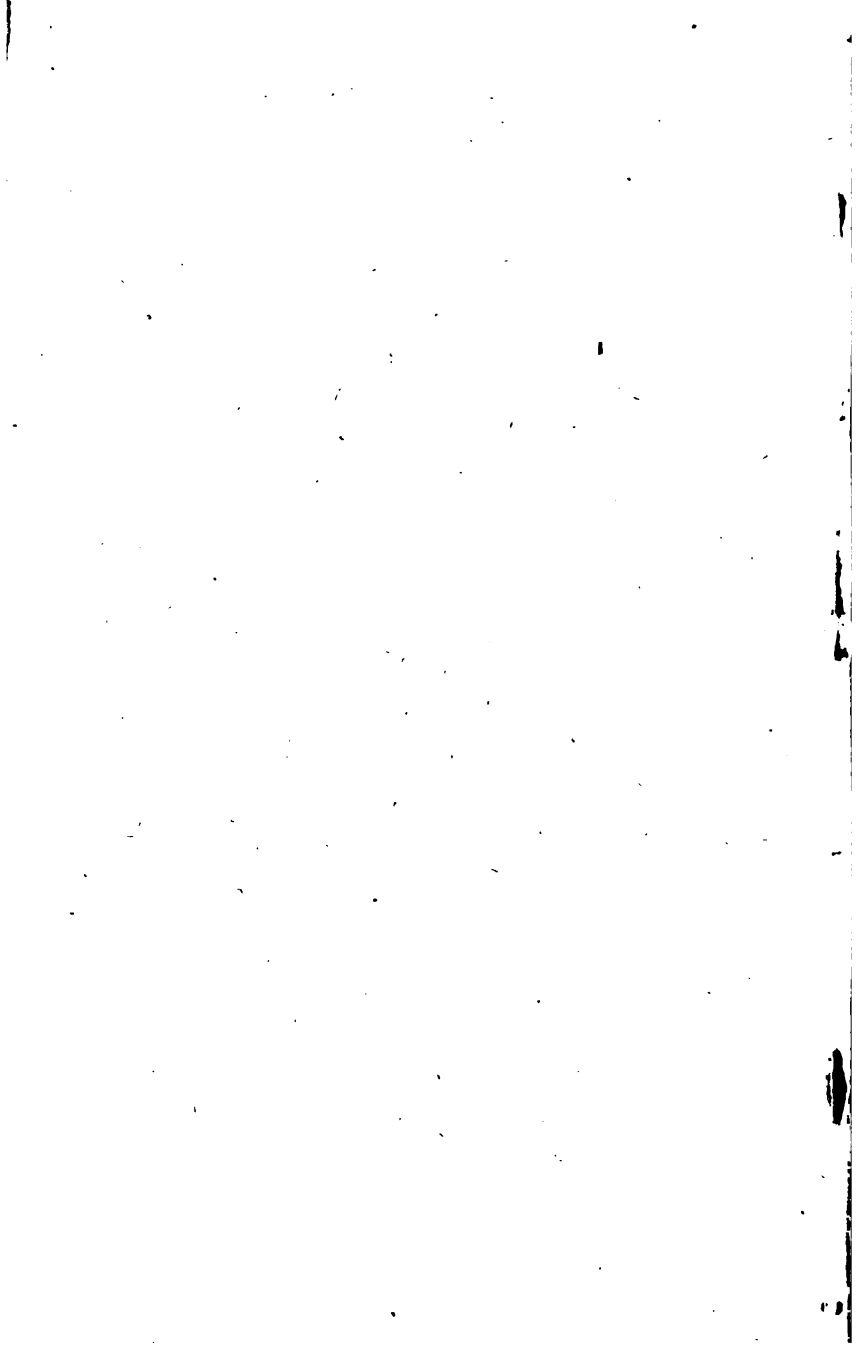


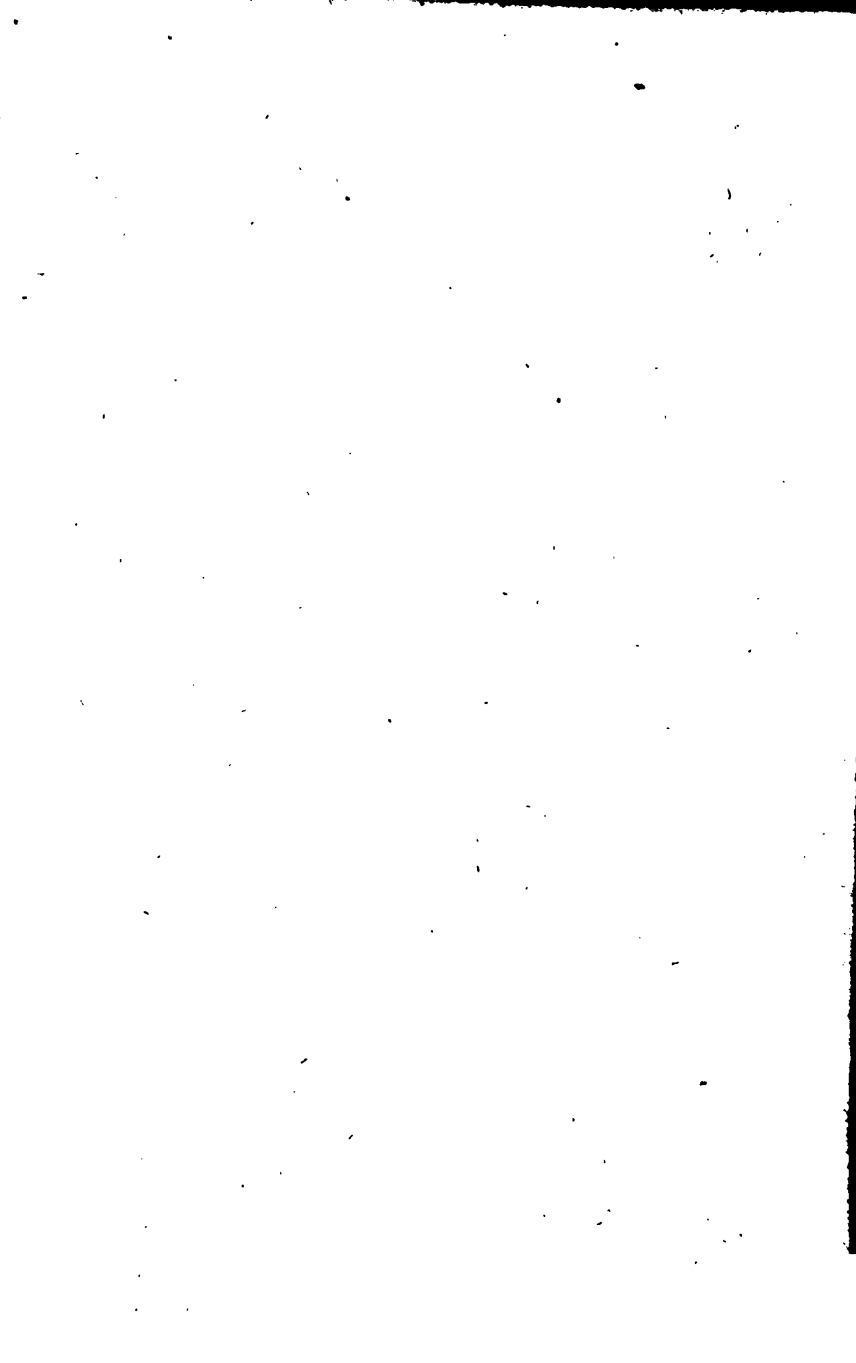
H. Holland Edwards,
Pennant Ereithlyn,
North Wales.

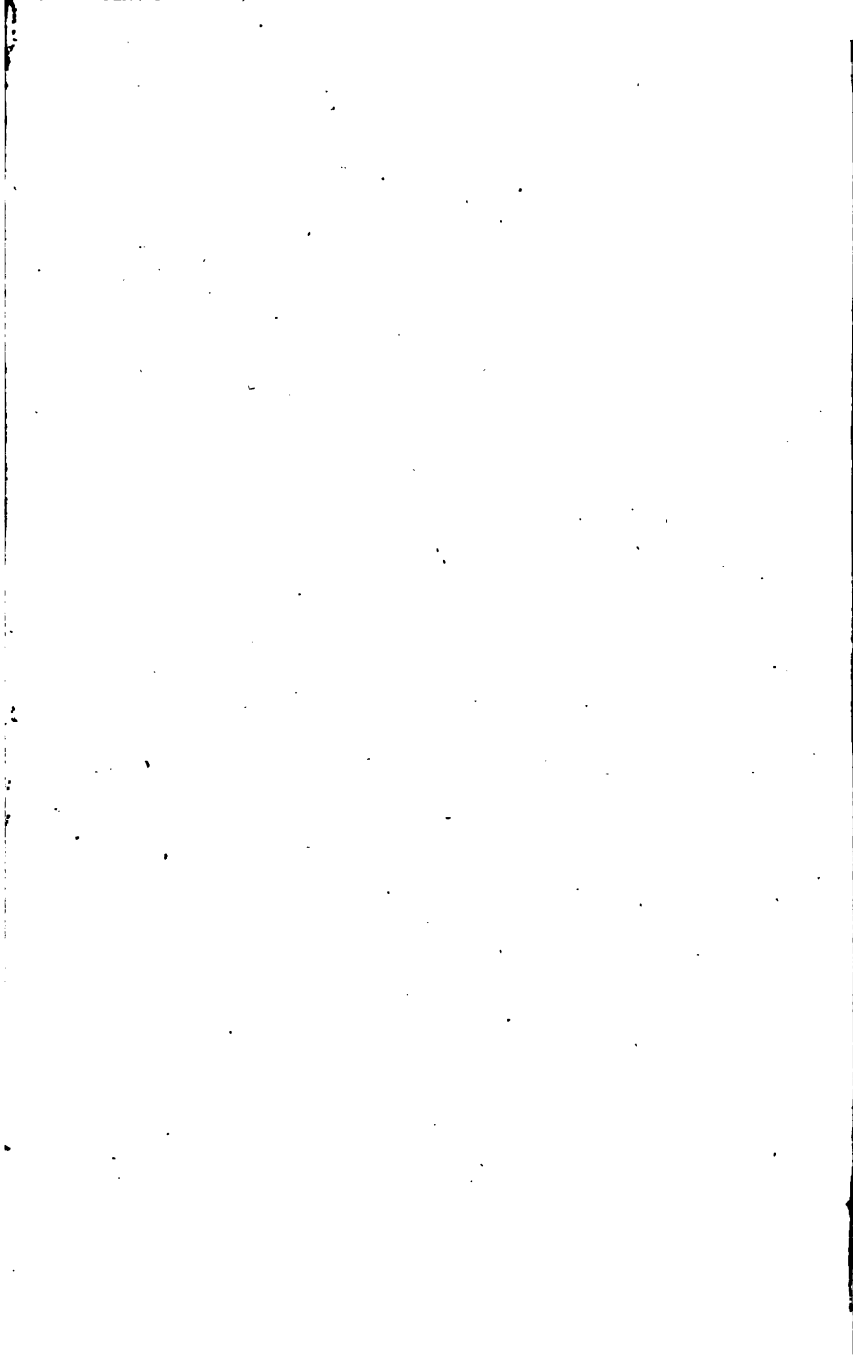
UNION



Vet. Fr. II B. 373







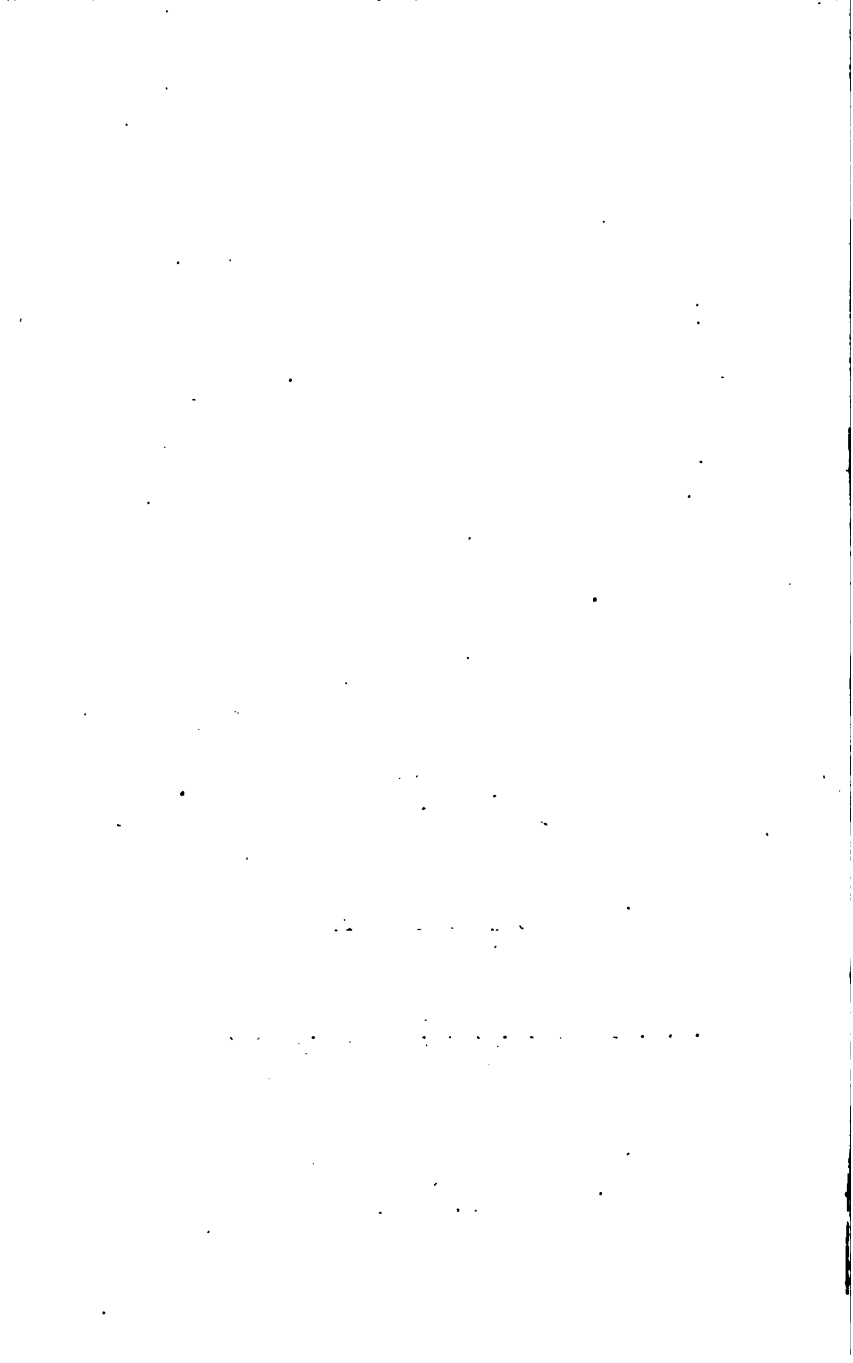
L E T T R E S

D ' U N E

A N G L O I S E ,

ECRITES

A UNE DE SES AMIES.



L E T T R E S

D'UNE

A N G L O I S E,

ECRITES

A UNE DE SES AMIES.



B R E N T F O R D :

Imprimé par P. NORBURY,

POUR

ROBINSON & ROBERTS, *Pater-Noster-Row,*

ET POUR

J. ALMAN, *Piccadilly.*

M DCC LXIX.



A

MI LORD HENLY,

MI LORD,

LES lettres, que J'ai l'honneur de vous présenter, ne peuvent recevoir une faveur plus infigue que celle de votre protection. Je n'ai pas la folte vanité de penser que ce que Je donne au public à toutes les graces

de la nouveauté. Je ne dis rien de neuf, Je me suis seulement appliqué a écrire dans un style aisé et épuré. Votre naissance, jointe aux avantages de la meilleure éducation, vous ouvrant un chemin aux plus hautes dignités, vous donne le droit d'encourager une langue, qui a fait entendre ses sons partout l'univers et est devenue celle de médiation.

La reconnoissance me dicte de mettre au jour vos rares qualités ; mais votre modestie, qui n'est que trop sur ses gardes, me force au silence. La faveur, dont vous honorez mes foibles talents, devient pour moi une nouvelle obligation, qui m'engagera a la mieux mériter.

J'ai

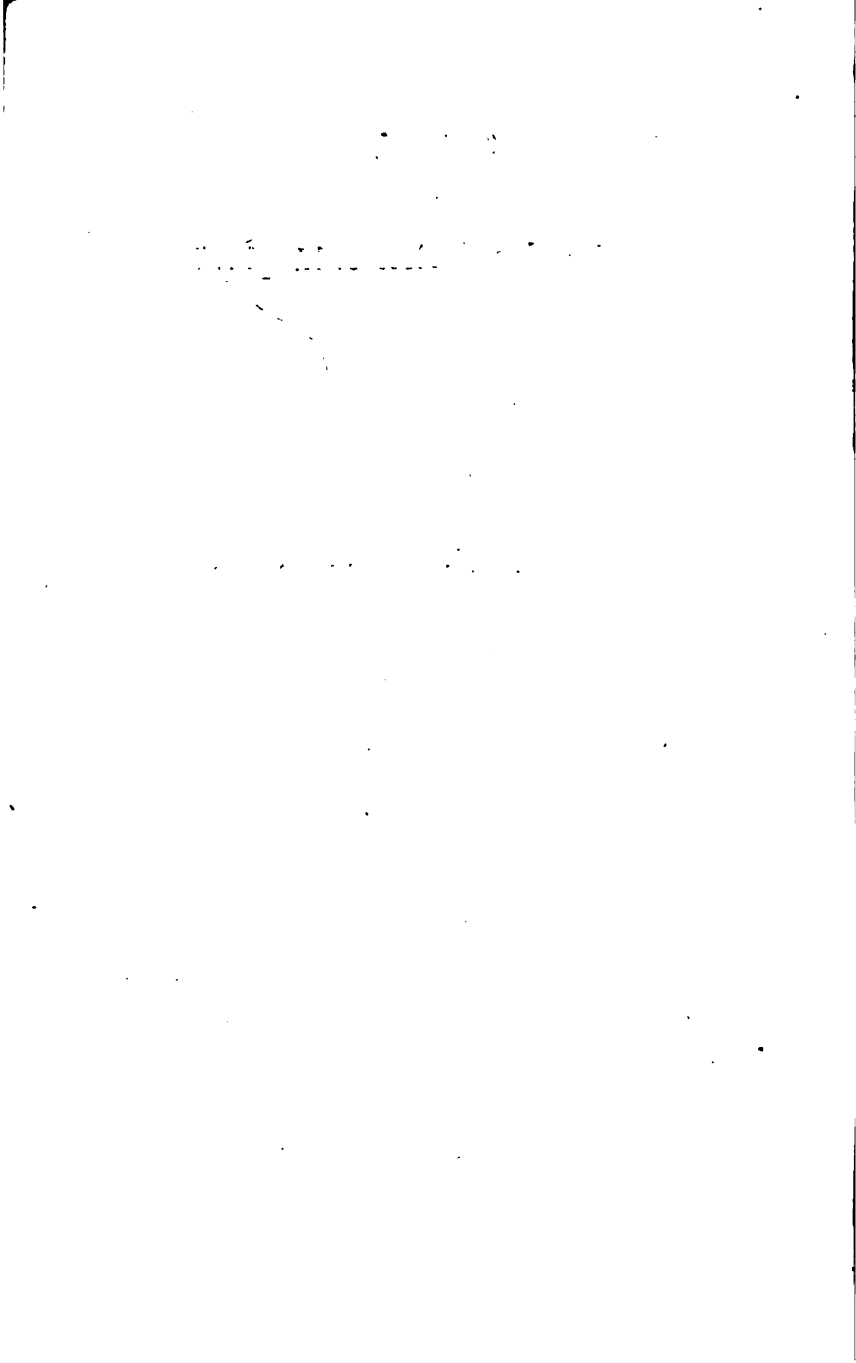
J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus sincères et les plus respectueux,

MI LORD,

Votre très humble, &c. &c.

M. Dunois.

AVERTISSEMENT.



AVERTISSEMENT.

P L U S I E U R S voyageurs ont écrit sur les païs qu'ils ont parcourû, mais n'ont pas donné de détails particuliers sur les differents caractères qu'on trouve dans les societés ordinaires. J'ai crû, au risque d'être indiscrette, devoir mettre au jour les lettres qu'une de mes amies m'a écrit pendant son séjour a Paris.

Combien de mes compatriotes vont en France sans avoir d'autre connoissance qu'une théorie très superficielle du païs ! La plupart de nos jeunes gens se lance au milieu des François avant de s'être mis aufait de leurs mœurs,

mœurs, de leurs manières. J'ai connu plusieurs Anglois, qui étoient faits tant par leur naissance que par leur fortune pour aller de plein pied dans la meilleure compagnie, et qui a leur retour ne m'ont pas paru beaucoup plus instruits et m'ont avoué ingénument qu'ils s'étoient ennuyés a Paris.

Les hommes et les femmes sont les mêmes partout, quant aux dispositions naturelles ; mais les manières et les préjugés sont différents, sont propres a chaque nation. Sans contredit la bonne éducation, étant fondée sur les principes de la plus Saine morale, est la vraie religion des gens du monde. Elle sert de lettre de créance dans la société.

Comme

Comme le but des personnes, qui voyagent, est de s'instruire et de se former aux usages du beau monde, ces lettres, qui traitent des François en général, ne feront peut être pas infructueuses pour nos jeunes gens au de là de la mèr. Quoique l'instruction ne soit que théorique, elle peut leur ouvrir un chemin a la socièté, les sauver de l'ennui de vivre entr'eux et les mettre a portée de connoître cette nation, qui est la rivale naturelle de l'Angloise.

La guerre, qui est le fléau de l'univers, les disputes d'intérêt et de politique eussent été peut être moins fréquentes et moins allumées, si nous eussions eu moins d'éloignement pour les François et si nous eussions vécus plus intimement avec eux. On est
 toujours

toujours sur le qui-vive avec les gens dans la rivalité ; mais on considère et on regarde à plusieurs fois, lorsqu'il s'agit de rompre avec ses amis. La société est donc importante au bien général, puisqu'elle assemble et unit tous les intérêts. X

Paris, comme toutes les capitales, est le grand théâtre : Conséquemment la variété continuelle des objets, qu'on y voit sur la scène, donne des leçons à ceux qui ont le desir de s'instruire et le bon esprit d'en profiter. X

Une dame Françoisse a publié ses réflexions sur les femmes. Elles sont pleines d'agréments et pétillent d'esprit. Quoique son style soit brillant, j'ose penser qu'elle auroit dû s'étendre un peu plus sur les caractères qu'elle a traités.

traités. Je ne prétens pas critiquer ses opinions, quoiqu'elles ne soient pas toujours justes. Ses idées sont vives, sa manière d'écrire est noble ; mais elle s'est plus attachée à plaire qu'à persuader.

J'avoüe avec Messieurs de la Rochefoucault, St. Evremond, la Bruyère, Fontenelle et autres admirateurs du beau sexe que les dames sont juges du gout et de la perfection de la langue. J'irai plus loin, les hommes du meilleur ton leur doivent la perfection de leur éducation ; et sans elles la société est sans âme. Mais parcequ'elles ont le don de plaire, qu'elles ont l'art de séduire, d'enchanter et qu'elles donnent de la grace, de la délicatesse et de l'intérêt à tout ce qu'elles disent, il ne s'en suit

fuit pas de la que la justesse et la précision soient toujours de la partie. ✓

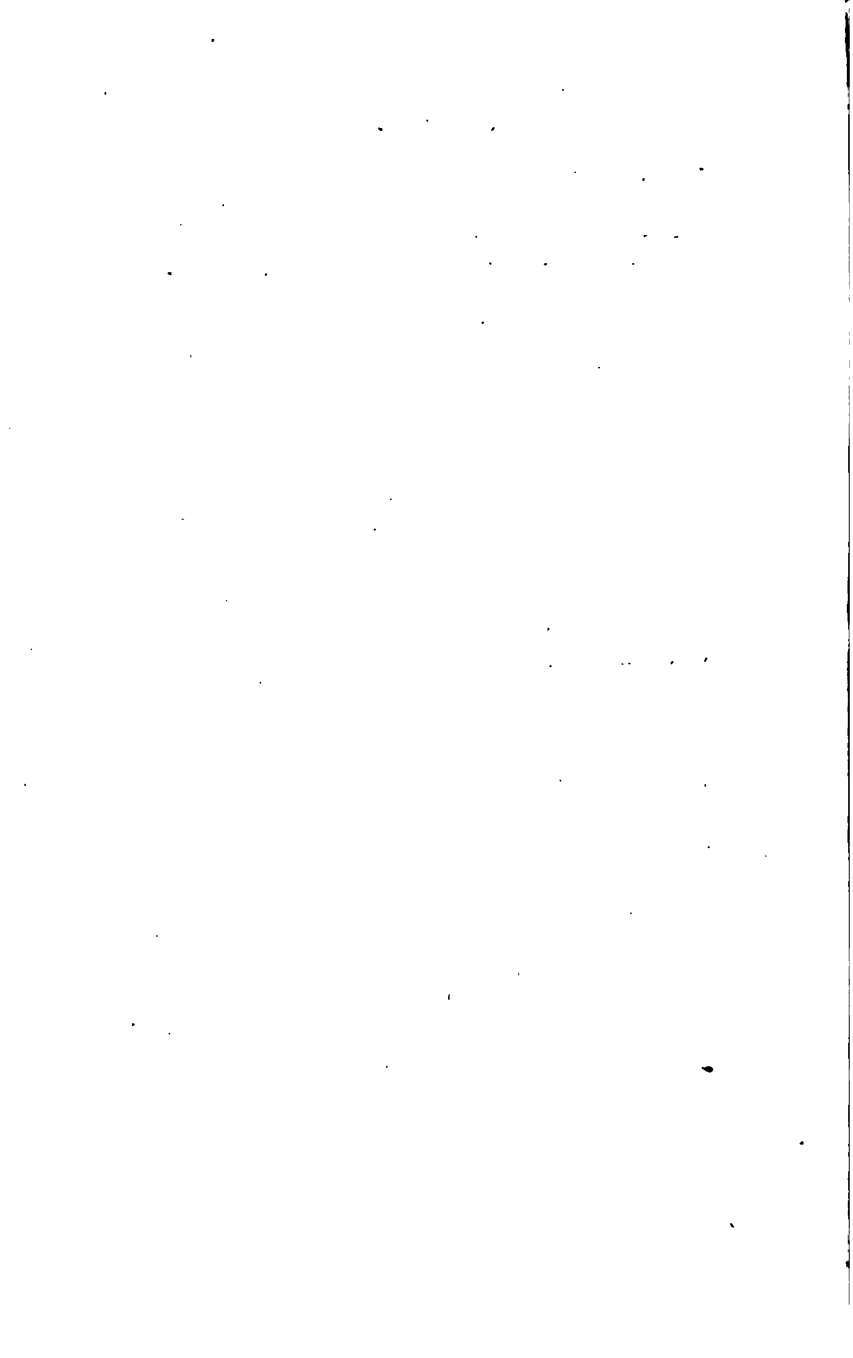
Affurément la manière, dont cette dame attaque la conduite des hommes et défend les foiblesses de son sexe, est ingénieuse, mais n'est pas exemte d'objections ny de partialité. J'ai eu la plus scrupuleuse attention de ne pas effleurer les endroits qu'elle a touché avec dextérité et de ne pas défigurer certains caractères ; Je leur ai donné plus d'étendue et plus de force, L'entreprise est hardie ; mais j'ai moins l'ambition d'entirer vanité que de faire mieux valoir ses idées.

On a de tout tems remarqué que les femmes d'esprit, qui écrivent, traitent leurs fujets avec les préjugés de leur sexe, elles craignent de briser
leurs

leurs entraves et on y perd ; leur style est tendre, mais foible. Il ne suffit pas d'amuser son lecteur, il faut lui donner de l'intérêt, ne lui laisser rien à désirer. Les idées brillantes et pomponnées sont comme les fleurs, la moindre réflexion fait aux unes ce qu'un coup de soleil fait aux autres.

Comme les lettres traitent des François en général, j'ai imaginé d'y joindre les réflexions d'une damé Françoisse sur les caractères des femmes de ce Siècle, ayant trait les unes aux autres.

LETTRES





LETTRES

D'UNE

DAME ANGLOISE

A UNE DE SES AMIES.

LETTRE I.

JE vous ai promis, ma chere Henriette, de vous donner de mes nouvelles et de vous envoyer le détail de nôtre voyage. Puisque Je Suis privéé du plaisir de vous voir et que Je ne peux m'entretenir avec vous que par lettres, J'y joindrai mes réflexions. Tant de voyageurs ont écrit, pourquoi n'aurois je pas aussi la liberté
B de

de le faire ? Je n'ai pas la vanité de croire que J'écris mieux ni même Si bien qu'un autre ; mais J'ai la faculté de voir, d'observer et de réfléchir. Le monde est un spectacle où chacun a le droit, de voir et de juger.

Trois heures après avoir quitté les côtes d'Angleterre nous entrâmes dans le port de Calais, où nous séjournâmes deux jours tant pour nous reposer que pour prendre des arangemens pour notre route. Nous sommes à Paris depuis quelques jours. Comme nous sommes venus en poste, Je n'ai pas pû faire de grandes observations sur les endroits par où nous avons passé. Les grands chemins m'ont parûs très beaux, spacieux et bien allignés. Par malheur nous fûmes obligés de louer une berline de renvoi montée sur des Souppentes. Les secousses du pavé Jointes au bruit des roues m'ont fort Incommodées, car vous sçavez que les grands chemins
de

Sentir - to feel -

(3)

de ce país font pavés 'dans le milieu comme nos ruës ; à la beauté des chemins près J'aime mieux ceux d'Angleterre : Nous y sentons apeine le mouvement des voitures et nous nous y entendons parler.

J'ai remarqué qu'on trouve dans les auberges tout ce qu'on peut souhaiter ; mais on y est mal et malproprement servi. On mange dans la chambre ou l'on couche, et ou différentes personnes out couché les Jours précédents. Aurreste les gens sont fort civils et attentifs pour les voyageurs. Nous sommes logés dans un des meilleurs hôtels garnis de Paris, ou Nous avons un appartement magnifique et bonne table a bon marché en comparaison de Londres.

Une chose m'a fort étonnée : apeine avions nous pris possession de nôtre logement, me promenant de chambre
en

en chambre pour me dégourdir les jambes, Je passai a l'antichambre pour donner quelques ordres, Je vîs toute a la fois une douzaine de personnes, qui Se levèrent et me firent de très profondes révérences. Je les pris pour des visitants et Je crus devoir par politesse m'avancer et leur demander s'il y avoit quelque chose pour leur Service ; après m'avoir réitéré leurs saluts, toutes me répondirent qu'elles n'étoient là que pour m'offrir leurs services. Je les remerciai de leur attention. C'étoit une couturière, une marchande de modes, une coëffeuse, un tailleur, un brodeur, un sellier, &c. &c. J'avois besoin d'être libre, Je leur dis de laisser leurs adresses et que Je les ferois avertir en cas de besoin. Voila la premiere fois de ma vie que j'ai satisfait tant de gens d'un seul mot. Il faut que ces gens la soient a guêter les voyageurs, puisqu'ils remplissent une antichambre en si peu de temps. C'est vraisemblablement

Soyent
1-

ment cette foule de marchands et d'ouvriers, qui viennent s'offrir, qui fait dire qu'à Paris on trouve tout sous sa main et dans un moment. Cela n'est pas sans agrément. A mesure que j'irai en avant, Je vous ferai part de mes découvertes, aimez moi toujours, ma chere amie ; Car Jevous aime de toute mon âme.

LE T T R E II.

NOUS n'avons pas encore fait usage des lettres de recommandation de nos amis. Tout le monde est encore à la campagne. Nous passons nôtre tems à parcourir cette Capitale d'outre en outre. Comme cette ville est fort grande, il y a de quoi nous occuper et exercer nos chevaux. Nous avons commencé par voir les maisons royales, qui sont superbes ainsi que les Jardins. C'est dommage qu'elles ne soient pas habitées par le Roi ou quelques

ques uns de la famille royale. L'enceinte du palais, qu'on appelle Louvre et Thuilleries, est aussi vaste que celle d'une ville ordinaire. Les appartements, qui sont magnifiquement meublés et décorés, seroient en meilleur ordre, si sa Majesté les habitoit pendant quelques mois de l'année. ✓

Nous nous sommes promenés sur les remparts, qu'on appelle Boulevards. Là sont de belles allées d'arbres, qui font l'enceinte de la ville et la séparent des faubourgs. Il y a deux contr-allées sablées pour les personnes qui se promènent à pied. Dans la partie la plus fréquentée de cette promenade, il y a un grand nombre de Caffés, de Jeux et de guinguettes. La multitude de peuple, que J'ai vu devant la porte de ces Jeux, m'a effrayé au point de n'oser y entrer. Je croi que Je n'ai pas perdu beaucoup, si J'en juge par deux ou trois batteurs, que J'ai aperçu sur un

Reaper of cock - b. 7

(7)

un balcon Jouant des parades. Ces spectacles, tous ridicules qu'ils soient, amusent le commun peuple et font que les caffetiers, les cabaretièrs, les patissiers, les rotisseurs et autres, qui sont en grand nombre le long de cette promenade, se tirent d'affaire. Le soin, que L'hôtel de ville prend d'entretenir les Boulevards, les beaux hôtels, les maisons et jardins magnifiques, qu'on y voit des deux côtés, le nombre prodigieux de brillants équipages et le concours continuuel des allants et venants, qu'on y rencontre, rendent cette promenade amusante et agréable. La nouveauté m'en plait et Je Souhaiterois que nous eussions de pareils remparts autours de Londres. La chose ne seroit pas difficile à exécuter et notre capitale en seroit plus belle; Il faudroit aussi ériger de belles portes, par lesquelles on arriveroit ausdits Boulevards; Car une belle ville exige une enceinte.

Nous

Nous nous donnons souvent le plaisir de nous promener en carosse sur les quays qui bordent la Seine. Cette rivière, qui partage la ville en deux, n'a guères plus de la moitié de la largeur de la Tamise à Londres. Rien n'est plus beau que ces quays, qui sont fort élevés et bâtis en pierres de taille, n'y plus commode pour le commerce. Les deux côtés de la Seine sont bordés d'hôtels et maisons magnifiques. Il manque à cette capitale d'avoir des rues larges et des trottoirs pour les gens de pied. J'ai tenté de marcher à pied dans les rues, mais il n'y a pas moyen pour les femmes d'une certaine façon. Le pavé y est très glissant, presque toujours crotté et on y est à tout moment exposé à être écrasé par un carosse ou par une charette. Dans plusieurs quartiers de cette ville les rues sont si étroites et les maisons si élevées que le soleil n'y luit pas Jusqu' à terre.

Il faut que Je rende Justice au commun peuple de ce païs, il a la politesse de ceder la muraille à tous les Etrangers et aux personnes bien mises. Les hommes et les femmes peuvent marcher par les ruës sans craindre d'être malicieusement éclabouffés. J'ai même souvent remarqué des cochers qui avoient l'attention d'arrêter leurs chevaux pour donner à quelqu'un bien mis ou bien chauffé le tems de passer. Cette politesse très ordinaire parmi le menu peuple ne prévient pas peu en faveur de la nation françoise. Quoique nous ayons à Londres L'avantage des ruës larges et des trottoirs, nous ne pouvons pas nous flatter du même agrément. Nos Bourgeois et nôtre populace n'ont pas le bon esprit d'être complaisants.

Nous avons visité plusieurs Bibliothèques publiques. Elles sont belles, nombreuses en volumes et très bien rangées ; mais elles paroissent servir plutôt

plûtôt de faste et de decorations qu'elles
ne sont utiles au public.

On dit qu'il y a icy de bons spectacles, Je ne peux vous en rien dire.
non. non. D'aillicurs il ne convient pas de nous y
faire voir avant d'avoir eté présenté ;
cela sentiroit trop le bourgeois. Quoi-
que Je haïsse mortellement les cérémonies,
Je sçai me prêter aux préjugés d'étiquette.
Je vous assure que depuis que nous sommes icy,
Je n'ai pas eu l'occasion de m'ennuyer. Les courses
continuelles, que nous faisons, la nouveauté
et la variété des objets, les em-
plêtes, que Je fais chaque Jour (si tout
cela ne me procure pas des plaisirs bien
vifs) du moins me dissipent et me font
passer mon tems très agréablement.
Mon Mari prend plaisir à me mener
partout, m'e fait tout remarquer, et
lorsque nous sommes de retour à nôtre
hôtel, nous nous entretenons de tout
ce que nous avons vu pendant la
Journée.

Journée. Que n'ai-je ma chère Henriette avec moi ! Rien ne manqueroit au bonheur de ma vie. Je ne veux pas trop penser que vous êtes à cent lieues de moi. Cela n'est que trop vrai, cela me donne du noir et me chiffonne souvent. Adieu, ma tendre amie, après Mon Mari vous êtes la personne que j'aime le mieux dans le monde. ✓

L E T T R E III.

COMME nous n'avons deffsein de produire les lettres de nos amis qu'au retour de la cour, qui est à Fontainebleau, nous profitons du reste de la belle saison pour visiter les palais et chateaux, qui sont dans les environs de Paris. Nous en allons voir un chaque Jour, et Je vous assure que ce n'est pas oeuvre de paresseux de parcourir les Jardins et parcs qui dépendent d'une de ces maisons. Nous avons commencé par Versailles. Il ne nous a pas fallu moins

moins qu'un séjour de quatre Jours pour en voir toutes les beautés, encore que très succinctement ; car le palais et tout ce qui l'environne sont immenses. Les avenues, la grandeur et la magnificence des alentours de ce lieu annoncent bien la demeure d'un Monarque. La richesse et la magnificence des meubles, les dorures, les bronzes, les glaces et le grand nombre d'excellentes peintures, qui sont dans les appartements, sont étonnants et incroyables. Les parterres, les pièces d'eau, les statues de marbre et de bronze, les salles, et colonnes de marbre, qui sont dans les bosquets et cabinets, qui décorent les Jardins et le parc et mille autres choses, qui échappent à ma mémoire, forment ce superbe lieu. J'ai remarqué sur tout le point de vue du château à travers les parterres, le petit et le grand parc. C'est une allée très spacieuse, dominée par une terrasse carrée en forme de parterre, bordée des deux côtés avec
des

des statuës de marbre blanc sculptées par les plus grands maîtres. Dans le milieu de cette allée sont des tapis verts, des Jets d'eau et un très long canal. On compte qu'elle a trois lieües de longueur. Le parc, qui est immense, renferme dans ses murailles plusieurs paroisses. On n'y voit de toutes parts que faisans, perdrix grises et rouges. Ces animaux y sont comme privés. Il y a une très belle ménagerie remplie de toutes sortes d'animaux étrangers, ou sa Majesté entretient et paye un grand nombre de gens pour les faire voir et en avoir soin. Je vous observerai en passant que les mêmes gens ont toute la complaisance possible pour les étrangers et qu'il leur est expressément défendu de recevoir aucun argent des personnes qui vont voir la ditte ménagerie. A un mile de distance vis-à-vis le chateau de la ménagerie est un petit palais, qu'on nomme Trianon, ou l'on dit que Louis quatorze,

rebat
Test
torze, grand pere du Roy régnant, alloit
se délasser avec Madame de Maintenon.
Ce chateau est petit en comparaison de
celui de Versailles ; mais bien des Roys
en pourroient faire leur demeure ordi-
naire. Le dehors et le dedans sont
ornés de très beaux marbres. Il y a
aussi un très joli parc, orné de par-
terres, de pieces d'eau, de bosquets et
percé de très belles allées. Je ne fini-
rois pas si Je vous faisois le détail exact
de Versailles et de ses dépendances.
Il y a deux ou trois volumes imprimés
pour la commodité des étrangers et des
curieux. ✓

En sortant du parc de Versailles
nous entrâmes dans celui de Marly,
maison de plaisance du Roÿ. Le trajet
en est fort court ; Car il n'y a qu'un
grand chemin qui sépare les deux parcs.
Le chateau n'a rien de remarquable
que le Sallon, qui est d'une grandeur
surprenante. Vous sçavez que Louis
quatorze avoit la vanité de se croire
le

le Soleil de L'Europe. Le chateau de Marly représente La demeure du Soleil et les douze petits pavillons, qui sont batis avec gout sur les deux côtés du parterre, représentent les douze signes du zodiaque. Sa Majesté y Logeoit les personnes de sa cour nommées pour ces voyages. Le coup d'œil enchante. Le chateau est environné de Jolis bosquets et d'arcades en verdure. Le parc est très vaste et percé d'allées à perte de vue. Comme il est situé sur une montagne, on y découvre Paris et ses environs. Je ne vous parlerai qu'en passant de la prodigieuse machine, qui fournit l'eau à Marly et au parc de Versailles, qui en est distant de trois lieues. Son aqueduc et les réservoirs sont situés sur une montagne très haute et sont éloignés d'une demi. lieue de la Seine, sur laquelle est construite la dite machine. En vérité on ne peut la voir sans être saisi d'étonnement par la quantité, la grosseur et la longueur des

helu

(16)

des barres de fer qui font joüer les pompes, figurez vous quelle peut être cette machine dont les mains des pompes ont un mile d'angleterre de longueur et tirent l'eau de la rivière jusques sur une montagne escarpée d'un demi mile. l'Invention et l'exécution a de quoi stupéfaire tous les mécaniciens et les connoisseurs. ✓

De là nous allâmes à St. Germain en Laye, Palais que Louis quatorze donna pour retraite à Jacques Second et à sa femme, qui l'habitèrent avec les personnes qui s'envelopèrent dans leurs disgrâces. Cette maison est ancienne et n'a rien de beau que sa situation et la terrasse qui est sur le bord de la Seine. Les habitants de cette petite ville ont encore une grande vénération pour la mémoire de ce Prince. ✓

Nous avons visité beaucoup d'autres maisons royales, qu'on nomme Meudon, Bellevue, la Meute, Choisy, &c.
une

une partie de ces châteaux, qui sont superbes et bien décorés, n'est habitée que par des concierges, dont les gages *wages* et les émoluments sont considérables. Le Roi y va rarement et ce n'est que pour une nuit ou en retour de chasse. Je croi que le Roi de France a assez de palais et de maisons de plaisance pour loger toutes les têtes couronnées de L'Europe. ✓

Le château de St. Cloud, maison de campagne du premier Prince du sang, ne le cède en rien aux maisons Royales. La Seine baigne les murs du parc, qui est très vaste, orné de très belles cascades et jets d'eau et percé de très longues allées. Il me faudroit une rame de papier pour vous détailler toutes les beautés que nous avons vues à vingt miles à la ronde de Paris.

Je vous parlerai de Chantilly, château appartenant au Prince de Condé.

C

Rien

Rien n'annonce mieux la grandeur que les avenues et alentours de ce superbe lieu. Il semble être fait pour être le palais des fées. Il est environné de forêts immenses, [^] lesquelles sont percées d'allées tirées au cordeau qui ont dix ou douze miles de longueur. Les forêts sont parties du domaine du Prince. Les appartements sont d'un gout exquis et d'une magnificence Royale. De quelque côté qu'on promene ses regards, on ne voit que parterres, jardins, bosquets, statues, orangiers, jets d'eau, cascades, canaux, cabinets et verdure. Tout y est entretenu avec le plus grand soin. Toutes les eaux y sont vives et naturelles et deux petites rivières forment les canaux a travers les jardins et parc. Il y a une ménagerie de toutes sortes d'animaux étrangers. Enfin ce lieu est l'assemblage de tout ce que J'ai vû de beau, de mieux arangé et de plus recherché. Je ne connois aucun endroit a mettre
en

en comparaison avec Chantilly. C'est un séjour rempli de délices. L'art et la nature y régissent tour a tour. Je ne veux pas oublier de vous parler de la grande écurie. On s'y promène en carosse comme dans une belle rue. Il y a un d'ôme dans le milieu qui couvre un superbe abreuvoir pour les chevaux. Certainement bien des grands Princes ne sont pas si bien logés que les chevaux du Prince de Condé. ✓

Il y a aux environs de Versailles une superbe abbaye, nommée St. Cir, que Louis quatorze a fait bâtir et fondée pour y élever deux cents demoiselles de condition, auxquelles on donne la meilleure éducation, qu'on entretient de maîtres et de tout ce dont elles ont besoin. Elles y entrent à l'âge de sept ans et y demeurent jusqu'à celui de vingt. Lorsqu'elles en sortent pour retourner dans leurs familles ou se marier, on fait à chacune un présent

ou une dote de deux mille écus. Madame de Maintenon avoit la superintendance de cette abbaye, et sa Majesté lui avoit assigné un appartement en cas qu'elle voulût s'y retirer. La France n'a pas fort a se plaindre du règne de cette favorite; car elle avoit des vues très grandes et honorables pour le Roi. Si Louis quatorze n'eut vecû que pour fonder cette abbaye et quelques autres édifices publics et militaires, il eut éternisé sa mémoire. Est il aucun bien plus précieux que l'éducation? on ne peut disconvenir que ce monarque étoit un grand Prince. Tous ses projets étoient vastes et ses établissements admirables. Il n'entreprenoit rien qu'il ne le finit, et la France est remplie de superbes monuments qu'il a érigé pendant son règne.

Ce n'est pas une lettre, que Je vous écris, ma très chère, C'est un volume; mais j'ai trop vu de choses pour ne pas m'étendre

m'étendre un peu au long. Je vous ai souhaité mille fois avec nous. Les recits ne plaisent jamais comme les objets mêmes. Mon Mari me charge de vous dire cent jolies choses pour lui. Je voudrais qu'il s'acquîtât lui même de sa commission, puisqu' à peine j'ai le tems de vous exprimer combien Je vous aime. Comme Je vous fais l'histoire de ma vie, j'espère que par votre première vous me donnerez des nouvelles de nos amis et me ferez part de vos plaisirs. ✓

LE T T R E IV.

N O U S avons fini nos courses aux environs de cette capitale. Nous nous renfermons dans la ville tant pour nous délasser que pour y jouir de la société des honnêtes gens. Paris est réellement l'abrégé de tous les païs de l'Europe. On y rencontre par les rues des gens de toutes les nations, habillés ala-

a-la-mode de leurs païs, et les françois eux mêmes, loin de les molester sur leurs ajustemens, s'habillent souvent comme eux.

Nous avons presque toujours été vetus à l'Angloise et dans tous les endroits, ou nous sommes allés, j'ai remarqué que bien des personnes a la vue de notre habillement étranger redoubloient d'attention et de complaisance pour nous. C'est depuis le moment que nous avons mis pied a terre en France que Je fais cette remarque. Un air étranger, quelque part qu'on aille en ce païs, attire une forte de consideration. Cela prouve la politesse naturelle de cette nation. Nous ne ferions pas mal nous autres insulaires de l'imiter et d'abjurer cet air sauvage et rude si ordinaire aux Anglois, qui ne sont jamais sorti de leur païs. Qu'en dites vous, ma chère Henriette? Ce ton rude et moqueur de nôtre peuple
en

en général ne laisse pas de donner de l'opposition aux étrangers qui passent en Angleterre. Un beaucoup plus grand nombre, sans doute, voyageroit chez nous, si nous avions le bon esprit de les accueillir, et ce seroit une sorte de compensation des sommes considérables que nôtre noblesse et nos jeunes gens riches dépensent dans leurs voyages. Cette rudesse générale, qui dégoute les étrangers, est cause qu'ils font un très court séjour parmi nous et souvent ils partent de Londres sans avoir vu l'Angleterre. Comment nôtre nation peut elle accorder son propre intérêt avec des manières inciviles et choquantes ? Nous voulons étendre nos correspondances, nous faisons le commerce avec toutes les nations de la terre, conséquemment nous avons besoin d'elles et nôtre commerce ne fleurit qu'à proportion du débit que nous avons de nos denrées et de nos marchandises ; et nous rebutions les personnes,

l'anglais

personnes, qui viennent chez nous :
 voila une contradiction qui me passe. X
 Je suis facheé de la justesse de ma
 remarque et de mes réflexions : Mais
 Je pense et j'écris avec cette liberté qui
 nous est propre et entre le vrai et le
 faux Je ne connois pas de milieu. Je
 n'en attribué pas la cause a une férocité
 naturelle a nôtre nation, mais a l'igno-
 rance et a la grossiereté de la plus part
 de nos maîtres d'écoles et d'academies,
 qui n'ont eu eux mêmes qu'une très
 imparfaite ou mauvaise éducation, qui
 savent du latin et du grec, et qui, ne
 se doutant pas de ce qu'on appelle usage
 du monde, élèvent nos jeunes gens avec
 gravité et les remplissent de préjugés
 faux et absurdes. X Tirons le rideau
 sur cette trop grande verité et esperons
 que l'avenir nous formera a des mœurs
 plus civiles, plus douces et plus hon-
 nêtes. Pour l'agrément général et pour
 le bien particulier de nôtre país, Je
 voudrois qu'on n'eut qu'a se louer de
 nôtre

remarque sur la nation

nôtre nation chez l'étranger. Selon la constitution naturelle tous les hommes sont fait pour commercer et vivre les uns avec les autres. On pourroit, me répliquer que les françois et autres peuples flattent, caressent et accueillent toutes les nations du monde en vûe de leurs propres intérêts. Mais ou sont les gens du petit au grand qui perdent de vûe les leurs ? Revenons a Paris. ✓

Vous ne sçauriez imaginer le nombre d'hôtels garnis qu'il y a dans cette ville et la quantité d'appartements qu'ils contiennent. Il en est beaucoup ou l'on a l'agrément de se faire donner a manger et d'y louer des carosses. Il n'y a guères que les étrangers qui logent dans ses maisons. Les gens de qualité et la noblesse, qui composent la cour, les magistrats et les personnes riches ont leurs hôtels ou leurs maisons. On est logé icy très commodément et a bon compte. La vie, les vins, les liqueurs

ÿ font bien moins chers qu'à Londres. On ÿ a aussi un agrément pour la table qu'on n'a dans aucune partie de l'Angleterre, c'est une prodigieuse abondance de gibiers de toutes espèces, qui se vendent dans les marchés et dans toutes les villes de France à de prix raisonnables. ✓

Nous croyons nous autres Anglois que les françois sont sobres et petits mangeurs. J'ai remarqué dans le peu, que j'ai vû, qu'ils mangent tout autant que les autres peuples. A la vérité ils mangent peu d'une même chose ; mais ils sont sensuels et friands ; leurs tables sont couvertes de plusieurs services ; ils restent long tems à table et surtout au dessert qui est orné de toutes sortes de fruits tant crus que confits. On ne doit pas s'étonner qu'après de tels repas ils soient vingt et quatre heures sans manger. C'est assez vous entretenir de la vie animale. Entrons dans
le

la société et examinons un peu les personnes qui la composent.

Nous avons fait dans nôtre hôtel la connoissance de la veuve d'un lieutenant colonel ; elle se nomme Madame de B——. Elle est venue icy pour placer son fils dans les mousquetaires et pour solliciter a la cour une pension en reconnaissance des services de son mari. Elle nous a invité plusieurs fois a manger. Comme elle nous l'a offert de la meilleure grace du monde, nous l'avons accepté sans cérémonie. Elle a amené avec elle une fille fort aimable et fort enjouée, qui joint a la plus parfaite éducation toutes sortes de talents. Elle est musicienne, chante joliment, danse noblement et s'acquitte de tout avec la dernière complaisance pour peu qu'on l'en prie. Comme nous logeons sous le même toit, il ne se passe pas de jour sans que nous nous visitions.

J'ai

J'ai vû plusieurs fois chez Madame de B—— un évêque, qu'elle m'a dit être un de ses meilleurs amis. Ce prelat est le sollicitateur de la pension qu'elle espere, et en outre se charge de l'avancement de son fils. ✓ Je ne voudrois pas donner trop d'etendue a mon jugement, crainte de me tromper : Mais Je croi avoir remarqué que Monsieur l'évêque met beaucoup de dignité dans les visites qu'il rend a la mere et trop de familiarité dans les attentions qu'il a pour sa fille. ✗ Il me paroît encore jeune et frais, et a en juger par la façon dont il est tourné, il me semble avoir été élevé a l'épiscopat par la faveur de quelque dame de la cour plutôt que par l'éloquence de ses sermons et la rigueur de ses jeunes.

Vous sçavez, ma chere Henriette, que les prélats de ce païs, qui sont en grand nombre, très riches et très grands tant par leurs dignités que par les
bénéfices

bénéfices qu'ils possèdent, sont tous abbés de qualité ou abbés a-la-mode.

à travers l'air Ont ma dit/que ce ne sont pas ces abbés musqués ou colifichets qui parviennent a la prélature. On prête aux femmes de la

cour plus de connoissance et de discernement.

Certains cardinaux sous plus d'un regne en font foi. // Je ne parle

que d'après la voix publique. Au

reste Je n'ai apperçu jusqu' a present

que la plus grande décence dans la

conduite et le maintien de mes amies

Madame de B——, et sa fille. Si

toutes les dames de France leur ressem-

bloient et mettoient autant d'agrémens

dans leur société, Je souhaiterois de

finir mes jours parmi elles. N'allez

pas penser, ma chère, que Je sois devenue

curieuse impertinente ny médisante.

J'aime la société, j'aime mes amis avec

leurs défauts : Mais comme j'ai des

yeux, Je regarde, J'observe, Je médite,

Je réfléchis. Pour quoi voulez vous

que Je vous rende compte ? // Je ne peux

vous

vous marquer que ce que J'entends dire, ce que Je voi, ce que Je remarque. Reçez mes plus tendres amitiés et souvenez vous de m'envoyer des nouvelles de mon païs, car Je n'en entens pas parler ny ne voi aucun de nos compatriotes.

LE T T R E V.

NE vous ennuis-je pas, mon aimable Henriette, par la longueur de mes lettres ? ne suis Je pas trop diffuse dans mon stile ? vôtre amitié, peut être, vous fait excuser en moi un défaut que Je me pardonnerois moins aisement vis-à-vis de vous que de qui que ce fut. Si cela est, Je vous connois trop polie pour me l'ecrire et assez bonne pour me le passer. Au risque d'abuser de vôtre complaisance Je continuerai sur le même ton. Vous avez exigé le journal de mon voyage. Vous savez que ce qui frappe nos yeux et exerce

exerce nôtre imagination, est sujet a réflexion et a commentaire.

Madame de B——, et sa fille ont diné hier chez nous. La Demoiselle a chanté de très jolis couplets. Si la musique françoise n'est pas la meilleure du monde, au moins faut il avouer que les françois met~~tent~~^{ent} beaucoup d'esprit et de finesse dans leurs chansons et qu'ils les rendent avec beaucoup d'âme. Comme nous sortions de table, on vint dire a Madame de B—— que son fils l'attendoit dans son appartement. Je mets tout le monde a son aise, par ce que Je n'aime pas moi même d'être gênée. Je la priai d'en user sans façon et d'aller a ses affaires. Elle me demanda la permission de me présenter son fils. Sa visite nous fera honneur, lui dis-je ; mais il nous auroit fait plus de plaisir, s'il fut venu dîner avec nous.

Le jeune homme, que sa mere alla
 chercher, ne tarda pas a paroître. Il
 est un peu neuf, mais l'air de Paris fera
 bientôt tomber cette croute provinciale. ✓
 Aureste il a de la figure, est bien fait
 et a dans ses manières une douceur qui
 annonce une bonne éducation. Je n'ai
 pas été surprise de le voir entrer avec
 sa mere. ✓ J'en étois prévenue : Mais Je
 le fis un peu, quand un autre cavalier
 de bon air, qui donnoit la main a
 Madame de B——, se présenta de lui
 même. ✓ Nous nous levâmes suivant
 l'usage ordinaire, nous reçûmes et ren-
 dûmes des saluts et on avança des sièges.
 Cet inconnû (car il l'étoit a Madame
 de B—— comme a nous) au lieu de
 s'asseoir, se planta devant la cheminée,
 s'empara de la conversation ✓ fît les
 jarrets et les grosses épaules et nous
 dit a toutes quelque chose d'obligeant ;
 puis il se tourna vers la glace qui est
 sur ma cheminée, s'y mirà, toucha a
 sa frisure, raccommoda son jabau et
 revint a nous.

Mon

Mon Mari, qui s'appercevoit que je souffrois de ces airs de petit maître, me dit tout bas que cela étoit reçu et étoit d'usage dans ce pays. Je me remis tout d'un coup. Ce Mousquetaire (car il nous apprit qu'il étoit le camarade du fils de M. de B——) me demanda mille pardons de s'être présenté sans s'être fait annoncer ; qu'il sçavoit tout ce qu'on doit aux Dames ; qu'une démarche aussi cavalière, si elle étoit sçüe dans le monde, le perdrait ; enfin me donna pour excuse qu'il n'avoit compté qu'accompagner M. de B——, chez M. sa Mere et qu'il n'avoit pas prévu qu'il auroit l'honneur de faire connoissance avec la plus belle et la plus aimable des Etrangères. Il n'auroit pas fini sitôt ses fades compliments, si je ne les eus coupés avec un propos honnête. Monsieur, lui dis je, on ne risque que d'être bien venu en la compagnie et de la connoissance du fils d'une Dame, que j'estime et aime autant que M. de B——. Vous êtes trop bonne, Madame, me dit

il avec cet air suffisant qu'il m'est impossible de vous bien rendre. Je me suis imaginé jusqu'à ce moment que j'étois nê sous une malheureuse plânette, ajoutà t'il, (en plissant, ses dentelles et faisant jouer deux bagues qu'il avoit aux doigts;) Mais puisque vous avez la bonté, Madame, de ne pas me châtier de ma témérité, J'augurerai mieux à l'avenir de mon destin. Il sortit une très belle boëte d'or et laissa, comme sans le vouloir, appercevoir un portrait, qui étoit en dedans et le considéra pendant un moment. Si toutes les femmes, (m'adressant de nouveau la parole) avoient le même bon-esprit, la même indulgence que vous dans leur commerce, leur société seroit trop aimable, trop charmante. Quels autels ne leur dresserai je pas ! et resta pensif.— Auriez vous, lui dis-je, a vous plaindre de nôtre sexe ? Dispensez moi de vous en dire davantage, me répondit il, avec une discrétion affectée. Puis tout a coup adressant

adressant la parole au fils de M. de B—
 Que comptes tu devenir aujourdhuÿ ?
 J'ai des projets sur toi. Sçais tu que
 quand on a une fois endossé la soubre-
 veste, on ne se tient pas cloîtré ? On
 donne une pièce nouvelle aux françois ;
 Je t'offre une place dans ma voiture ; Je
 me charge de t'introduire au foyer et de
 te présenter a ces femmes, (il entendoit
 les actrices,) il y en a de fort aimables
 parmi elles. // Comme les Spectacles sont
 mes galeries, je veux te faire souper ce
 soir chez la Dubois. Madame, (parlant
 a M. de B——) Je veux mettre vôtre
 fils dans le monde ; J'en ferai quelque
 chose, il y a de l'étoffe ; J'en augure bien.
 La bonne Dame, qui ainsi que moi, te-
 noit a peine contre tant d'impertinentes
 fatuités, lui répondit avec la plus gran-
 de honnêteté // Monsieur, Je suis sen-
 sible autant que je le dois aux soins, que
 vous voulez vous donner pour mon fils.
 Il aura tout le tems de voir la comédie
 et les Spectacles ; mais il n'aura pas tou-
 jours

jours l'occasion de voir aussi bonne compagnie que Monsieur et Madame [désignant mon mari et moi.] Madame, lui dis-je, que ce ne soit pas nous qui rompions une partie projetée. Nôtre admirable et élégant Mousquetaire ne répliqua pas un mot. Il tira sa montre, regarda l'heure ou n'y regarda pas, dît adieu à son camarade ; Je ne voudrois pour rien avoir à me reprocher de t'avoir fait fausser bonne compagnie. Il nous salua, s'en alla et courre encore. ✓

Que dites vous, ma chère, d'un tel personnage ? Je l'excuse, parce qu'il est jeune. L'usage de la bonne compagnie tempèrera ses feux et le fixera. Les corps des Mousquetaires sont composés de ce qu'il y a de mieux dans ce Royaume. Ils sont pour la plupart fort jeunes, parce que ce n'est qu'une école pour les militaires. Qui dit Mousquetaire, dit étourdi, volage, présomptueux. ✓ Quoiqu'ils soient tous gens de condition, on les

Ils admet rarement dans les cercles, dans les sociétés choisies ; ils sont trop pétulants, trop fougueux. Ce que j'ai vu de celui cy m'a fait faire une réflexion fort singulière. Vous sçavez que les Mousquetaires, lorsqu'ils sont en uniforme, portent un plumet a leur chapeau. Je suis tenté de croire qu'on les oblige a porter cette plume comme une marque de la légèreté de leurs têtes. Je suis fâchée de ma remarque. ✓

Il me semble que nos jeunes Anglois ont un maintien plus posé et sont moins avantageux. Dans le fond ils ne sont peut être pas meilleurs. Les hommes sont hommes partout et ils ne diffèrent entr'eux que par les manières. ✓ N'allons pas plus loin, les hommes ne m'ont fait rien de grave, et j'en ai un en propre que j'aime comme moi même.

La pauvre Madame de B—— ne sçavoit quelles excuses me faire pour une pareille

pareille visite et m'affurà que, si je vou-
lois permettre a son fils de me rendre ses
devoirs, il ne m'ameneroit jamais aucun
de ses camarades. Je coupai au court
et nous nous séparâmes toujours bonnes
amies.

N'allez pas croire, ma chère amie,
que tous les françois sont de la trempé
de ce mousquetaire. Ce caractère léger
et inconséquent n'appartient qu'aux
jeunes gens, et je ne leur en fais pas un
crime. L'air vif et sain, qu'on respire
en France, les aliments, les vins et les
fruits contribüent beaucoup a leur ren-
dre le sang vif et bouillant. Je me suis
trouvé souvent avec des françois d'un
certain age, et je n'ai remarqué en eux
que le meilleur ton, la plus grande po-
liteffe et les attentions les plus recher-
chées. Un jeune françois n'est pas sup-
portable ; Mais un françois bien né, qui
a l'usage de la bonne compagnie, qui
n'est pas apprentif dans le monde et dont
cette

cette fougue de jeunesse est passée, est ce qu'il y a de plus aimable dans la société.

Vous êtes peut être étonnée qu'ayant autant de dissipation, j'aie le tems de vous écrire de si longues lettres. Puis-que je ne vous voi plus, qu'un trajet de trois cens miles nous séparent, je dois au moins m'entretenir avec vous. *Beast*

Adieu, ma chère, mon aimable Henriete, soyez sûre que j'ai bien envie de vous fatiguer, de vous amuser et que j'en ai encore plus de vous prouver que je vous aime. ✓

LETTRE VI.

UN jour que mon mari étoit obligé de fortir pour quelques affaires, il pria Madame de B——, et sa fille de me faire compagnie et de passer la journée avec moi. Comme Je hais mortellement le jeu et n'aime pas de *W* gagner l'argent de mes amis, Je proposai

posai l'après-dîner aux deux dames
d'aller prendre l'air aux thuilleries.

*scandal
affreux* A peine fûmes nous dans le jardin que
Madame de B——, fut saluée et abordée

par un gros homme fort bien vêtu.

A la manière aisée, dont ils se parloient,

Je jugeai qu'ils se connoissoient de
longue main. Il fit quelques civilités

a Mademoiselle de B——, et a moi

et se promena avec nous sans cérémonie. ✓

Après plusieurs tours d'allées, nous

nous assîmes près d'un café. Vous

sçavez, ma chère, que les promenades

publiques de Paris sont d'autant plus

agréables, qu'outre un très grand

nombre de bancs et de chaises, qui

sont dans tous les endroits des jardins,

on y a la commodité d'avoir du café,

du chocolat, des biscuits, des glaces et

des rafraichissements de toute espèce.

Les suisses ou portiers de ces jardins

ont la permission de donner a manger

chez eux, ce qui est fort commode pour

les personnes, qui veulent jouir de la

promenade

promenade et qui demeurent aux extrémités de la ville. On ne laisse entrer n'y promener dans ces jardins les soldats, les gens de livrée n'y aucune personne mal vêtue. De cette manière les personnes d'une certaine façon ne sont pas compromises avec le menu peuple et ne sont pas exposées à en être insultées.

L'ami de Madame de B——, lui demanda si j'étois étrangère. Madame est Angloise, dit elle. Cela piqua sa curiosité et il redoubla de civilité à mon égard. Cela donna lieu à plusieurs questions qu'il me fit sur mon pays, auxquelles Je satisfis. Il donna de grands éloges à notre nation, approuva très fort notre constitution et notre gouvernement et, afin d'avoir occasion de me dire cent choses plus obligeantes les unes que les autres, il exalta beaucoup la beauté, le teint et la taille des Angloises. Quand nous eumes passé en revue les hommes et les femmes, qui étoient à la

taille
ant-

*Ames
Read -*

la promenade, nous levâmes siège, fîmes encore plusieurs tours et prîmes le chemin du logis.

logis lodge -

ado - Ce Monsieur nous fît offre de sa voiture et de nous reconduire. Je le remerciai et lui dîs que la mienne étoit a la porte. Je ne sçai s'il fît signe a ses gens, mais son carosse étoit a la porte. Il m'offrît la main et insista si poliment pour nous remettre a nôtre hôtel que nous l'acceptâmes sans trop de façons. ✓ Lorsqu'il m'eut remise dans mon appartement, il passa le peu de minutes. qu'il resta avec nous, a se féliciter de son heureuse rencontre & a remercier Madame de B——, de lui avoir procuré la connoissance de la plus aimable et de la plus belle de toutes les dames.

Je crûs par égard pour mon amié et en retour de politesse devoir lui offrir un souper de fortune. Il ne pût l'accepter

cepter, parceque, dît il, il étoit invité chez Madame la Duchesse de la V——, mais il ajouta galamment que rien dans la vie ne lui avoit été plus sensible que de se voir engagé aillietrs et que quelque délicieux que dût être le souper qu'il devoit faire, il ne le dédommageroit certainement pas de la perte de ma compagnie. Il ajouta qu'il espéroit que Je voudrois bien lui permettre de me faire sa cour et nous souhaita le bon soir.

A peine étoit il parti, Madame de B——, me dît : sçavez vous quel est ce gros homme la ? C'est un des plus riches financiers de France. Je ne comprenois pas bien ce qu'elle vouloit dire par financier. Le Roÿ, continua t'elle, a soixante fermiées généraux, qui régissent les cinq grosses fermes et lui font bon de tous ses revenus. Chacun de ces fermiers, en entrant en exercice, est obligé de consigner un million comptant.

comptant pour sa caution, et le brevet, que sa Majesté donne, s'appelle Bon de fermier général. Le Roi leur paye par an, dix pour cent d'intérêt pour leur cautionnement, et outre les appointements considérables que sa Majesté accorde a ses fermiers. Ils ont des tours-de-batons a l'infini et partagent entr'eux a la fin de chaque bail, qui est de six années, des sommes immenses, qu'ils retirent du profit des fermes et de tous les impôts établis dans le royaume. Celui, que vous venez de voir, est un des anciens, des plus riches et est garçon. Je le connois dès mon enfance, poursuivît elle : il est né dans ma province. Comme j'ai pour vous toute l'estime possible, Je ne vous cacherai rien de ce qui le regarde. Le pere de Monsieur de F——, le financier en question étoit l'intendant et le receveur d'un grand Seigneur, qui avoit une terre considérable dans mon voisinage. Comme il avoit toute la confiance de Mr. le Duc

de

de C——. il étoit comme le maître dans cette terre. / Il n'avoit que ce fils, qu'il envoÿa dès son enfance a Paris, ou il n'épargnà rien pour son éducation. A la recommandation du Duc il le fît entrer dans les fermes du Roi, dans lesquelles il s'est rendu utile et s'est avancé. son pere, qui connoissoit le dérangement des affaires de ce seigneur et qui sçavoit, a n'en pas douter, qu'il ne feroit de long tems remboursé des sommes qu'il lui avoit avancé, étant persuadé du crédit que son maître avoit a la cour, le pria de demander, au Roi un bon de fermier général pour son fils et l'affurá que, s'il l'obtenoit, il lui donneroit quittance générale tant des gages qu'il lui devoit que des sommes qu'il avoit avancé pour lui. Le Duc, a qui l'offre convenoit, le demandá a sa Majesté et l'obtint. Je vous dirai plus : Ce financier me fait cent amitiés et il a de fortes raisons pour cela. / Il est un des plus riches particuliers du royaume, mais

Comme -

(46)

mais il est roturier. Les richesses
seules ne font pas le bonheur d'un
homme ambitieux et les fiennes ne
mettent pas la vanité à l'abri de quel-
ques désagréments.

Il a la manie de vouloir passer pour
gentilhomme, et pour donner du crédit
à ses prétensions il m'a prié de l'avouer
dans le monde pour mon parent et de lui
céder les titres de ma maison. ✓ En re-
connoissance de ce service il m'a offert,
espèces sonnantes, une dotte raisonnable
pour mes enfants. Je vous avoue in-
génument que mes scrupules et ma déli-
cateffe ne tiennent plus qu'à un fil.
L'intérêt de mon fils et de ma fille me
solicite vivement. Ma fortune consiste
dans une petite terre et ne peut s'accroître
que par la pension que j'espère. ✓ L'offre
de Monsieur de F——, est de autant
plus tentant qu'il assure le bonheur de
mes vieux jours et à mes enfants un
établissement avantageux. Mais, Ma-
dame

dame, lui dis-je; est il possible de dérober cette imposture a la connoissance du public, qui d'ordinaire ne fait pas de grace? ~~Oh~~, ma chère Madame, rien de plus aisé. On ne connoit pas a Paris l'origine de Mr. de F—— son nom, a une ou deux lettres près, ressemble a celui de ma famille. Mais ! On sçait dans votre province que ce Monsieur n'est pas votre parent. Qui est ce qui s'avisera de venir icy pour le contredire ? Dailleurs Je n'ai plus de parents de mon nom pour lui contester sa noblesse. Je ne ferai aucun tort a mon fils ny a ma fille en leur donnant un cousin. Ils n'en feront pas moins ce qu'ils font des côtés de pere et de mere. En outre s'il arrivoit que ce Richard mourût sans enfants. Un pareil avenir n'est pas peu flateur. Est il donc si aisé de produire et de légitimer des titres usurpés ? l'argent fait tout, Madame. Nos généalogistes ne tiennent pas rigueur a nos gens de fortune

tune, et pour peu qu'il y ait de similitude entre les noms, ils dressent une généalogie conforme aux titres qu'on leur présente et y ajoutent leur certificat. ✓

Je vous donne une grande preuve de l'estime et de la confiance, que j'ai en vous ; Je me repose sur votre discrétion.

Lorsque nous reverrons Mr. de F——, ne lachez pas un mot, qui ait trait a sa naissance. Je rassurai Madame de B—— contre toute crainte ; mais Je restai bien étonné. Madame de B——, m'a assuré que cette sorte d'imposture est fort commune, qu'il y a même a la cour plusieurs familles greffées sur les débris d'anciennes et illustres maisons et a la ville beaucoup de Marquis, de Comtes et de Barons, dont on ne connoit ny les terres ny l'origine. Ces gens de qualité de nouvelle édition soutiennent leurs titres par une livree brillante et un train magnifique.

✓

Je

Je gémiss pour les hommes a qui la folie de l'ambition fait sacrifier le bon sens a la chimère et le vrai bonheur a la vanité. Je voudrois que chacun se tint dans sa sphère. Le plus ou le moins de richesse et de naissance dépend des caprices de la fortune. Les richesses ny les vieux parchemins ne constatent pas le merite aux yeux des gens sensés. Les deux, si on a d'heureuses, honnêtes et généreuses dispositions, peuvent mener a de grandes choses : Mais il faut beaucoup de sagesse pour faire un bon usage des unes et de modestie pour ne pas abuser des autres. Mon opinion n'aura pas la majorité pour elle, mais elle aura des approbateurs. Combien de fots et d'âmes basses et crapuleuses (J'en rougis pour l'espèce humaine) n'ont pour tout merite que le faste imposant d'une grande fortune et le hazard d'un beau nom ! Si leurs ayeux revenoient, ils leur arracheroient ces mêmes dons qu'ils déshonorent, si la

vraie grandeur et la haute considération sont les fruits des nobles et belles actions, ceux, que la fortune a favorisé, n'ont ils pas les moyens de se couvrir de gloire ? les hommes sont si corrompus ; le luxe et l'ambition se sont tellement acrédités, que la plupart substitue l'orgueil au véritable honneur et les défauts les plus détestés aux qualités les plus essentielles. J'en reste la ; car Je moraliserois sans fin. Adieu, pensez, quelquefois a vôtre amie, ma chère Henriette, et aimez moi autant que Je vous aime.

LE T T R E VII.

MONSIEUR de F——, fermier général m'a envoyé son valet de chambre avec mille compliments respectueux, vous rirez sans doute de la méprise que j'ai faite a cette occasion. Je vais vous la conter tout bonnement.
Un

Un de nos gens entre dans ma chambre et m'annonce quelqu'un. Je me leve pour le recevoir, croyant que c'étoit une des connoissances de mon mari, je le prie de s'affoir. Qui se feroit douté que ce fut le valet de chambre d'un financier ?

Un jeune homme se présentant bien, l'épée au côté, frisé jusqu' au sommet de la tête, richement couvert, en dentelles de point, en bigeaux &c. Mille angloises, ainsi que moi, eussent fait la même bévüe. Au reste une politesse

n'est jamais perdue. Je ne sçai si le commissionnaire s'est apperçu de ma sottise confusion, lorsqu'il a prononcé — Mon Maître m'envoy, &c. Mais il s'est acquitté de son message en valet du bel air.

M. de F——, vînt me faire visite le même jour après dîner. Me. de B——,

me l'amena prévention a part de ce qu'elle m'avoit dit de son origine, a un certain je ne sçai quoi de timide et peu ouvert et a sa manière très humble de se présen-

ter, *navy budget hel E 2*

ter, je voyois a travers sa magnificence qu'il lui manquoit quelques quartiers de noblesse, comme j'étois engagée par honneur au plus grand secret, je le reçûs avec toute l'honnêteté possible. Je le remerciai de son attention et parûs flattée de sa visite. Quand il en coute si peu pour satisfaire les gens, pourquoi ne le pas faire ? J'ai appris cela des françois. Je lui demandai s'il s'étoit beaucoup amusé au souper de Madame la Duchesse de la V——, C'étoit le prendre du côté de la vanité, pas tant, me dit il, Madame, que je l'avois imaginé. Je n'étois pas moi même, on m'en a fait la guerre toute la soirée. Vous m'étonnez, Monsieur, vous, qui êtes si galant, si attentif pour les Dames, si——il ne m'a pas donné le tems d'achever, il m'a dit cent choses plus obligeantes les unes que les autres ; qu'on ne me voyoit pas sans ressouvenir ; enfin comme s'il eut voulu me donner a entendre l'honneur d'un sacrifice, que j'étois la cause qu'il avoit

avoit trouvé la Duchesse moins aimable qu'à son ordinaire. Comme je n'ai pas la plus petite idée d'un projet sur le cœur de M. de F——, j'essuyai ses douceurs sans m'en émouvoir. Sans doute vous y aviez un souper fin et très bonne compagnie ? divine, Madame, plus de femmes que d'hommes. Je me mis à table par complaisance et je ne dépliai ma serviette qu'au fruit. Rarement je soupe, parceque je dine fort, à la rotondité de la bedaine je voyois bien qu'il se nourrit amplement. J'espère, Madame, que vous me ferez l'honneur de venir voir mon réduit et que vous voudrez bien y accepter un dîner de garçon. L'invitation de M. de F——, m'embarassa un peu ; Mais Madame de B——, qui interprétoit mon silence, prit sur elle ma réponse. Je ne pense pas, dit elle, que ce soit trop l'usage en Angleterre qu'une Dame fasse visite à un garçon, et suivant ce que je connois de Madame, je n'imagine pas qu'elle accepte

la

la partie, que vous proposez, sans avoir l'agrément ou la compagnie de son mari. X
 Ce mot de mari l'interdit ; mais il reprît, avec étonnement, Madame est donc sous puissance de mari ? Notez qu'il n'avoit pas vû mon mari le jour qu'il nous ramena des Thuilleries. Ne dînez ny ne soupez vous jamais dehors sans lui ? Il faut vous mettre a la mode, Madame. Les maris et les femmes de ce pais ne se gênent pas, ne se font pas esclaves du joug du mariage. Il est même rare qu'ils se trouvent ensemble dans la même maison, si ce n'est dans les premiers mois de leur union. Cela seroit trop Bourgeois. Nous ne passons aux épousés que la première année du Sacrement. Jeune, aimable et belle, comme vous êtes, vous devez vous rejouir, il ne faut pas vous enterrer toute vive. Vous avez dû laisser vos préjugés sur les côtes britanniques. Votre mari feroit un très grand larcin a la société, s'il la privoit d'un de ses plus beaux ornements.

ments. Elle n'est déjà que trop stérile en jolies femmes. Monsieur, je suis sensible, autant que je le dois, a toutes les choses flatteuses et obligeantes, que vous me dites : Mais je suis étrangère et peu au fait des usages de ce pays : C'est pourquoi vous me permettrez de m'en tenir a mon inclination. Ce que je vous en dis, Madame, ne doit que mieux vous prouver l'ambition, que j'ai de vous posséder dans mon ménage, et si j'avois l'honneur de connoître vôtre cher mari, je le prierois instamment de vous y accompagner. L

Ha ! ma chère Henriette, quels pays ! quels mœurs ! quels usages ! Cette tendre union du mariage n'est pas connue icy. Elle y est presque proscrite, il semble qu'un mari et une femme aient honte de paroître ensemble en public. Quelle affreuse bizarrerie ! je foule aux pieds ces odieux préjugés. J'aime mon époux pour lui, pour moi même, et dusses-je
passer

passer ma vie parmi les françois, y essuyer tous leurs brocards, y être même la femme du vieux tems, je n'adopterois jamais leurs ridicules manières. Que nous devons nous trouver heureuses, chère amie; quand nous comparons nos sentimens à ceux de ce peuple volage ! Selon les gens du monde de ce país le mariage n'oblige pas à des règles, à des devoirs ; ils le regardent comme un pis-aller. Je ne vous rends pas tous les propos légers et inconséquens de ce riche financier. J'en supprime la majeure partie ; car ils affectent l'honneur et choquent le bon sens.

Sur ces entrefaites mon mari arriva. Madame de B——, lui présenta Monsieur de F——, en lui disant que son amý étoit venu me rendre ses devoirs et faire connoissance avec lui. Tout se passa de part et d'autre avec politesse, et comme les hommes se lient bientôt la conversation devint familière. Monsieur

fieur de F——, offrit a mon mari à dîner pour le lendemain et ajouta qu'il feroit enchanté de nous procurer a l'un et a l'autre quelque amusement. Mon époux me renvoyà la balle en me disant, Mon cœur, Le cadau, que Môngfieur nous propose, vous regarde plus que moi. Je n'ai fait ce second voyage aen France que pour vôtre prôpre divertissement, ainsi je serai toujours charmé quand vous vous y amusez. J'acceptai donc et la partie fut liée avec Madame de B——, et sa fille. La financier ne restà que quelques minutes de plus par bienfiance et s'en allà très content de sa visite.

Nous nous rendîmes le jour suivant a midy chez Môngfieur de F——, Tous les domestiques étoient sur leur gardes. J'entendîs de grands coups de sifflet en entrant et a peine nôtre carosse eut traversé la cour, que j'apperçûs le maître du logis, qui vînt nous recevoir au pied du vestibule, me présentà la main pour descendre

descendre et me conduisit a travers une très longue enfilade d'appartements dans une salle superbement meublée. Réellement Je n'avois pas trop de mes deux yeux pour voir toutes les choses de gout qu'il y avoit dans cette pièce. Après les politesses d'usage il nous offrit de nous faire voir sa maison, ce que nous fîmes chambre par chambre. Je n'ai jamais vu tant d'appartements pour loger un garçon. Des glaces d'une hauteur et d'une largeur prodigieuse réfléchissoient de toutes parts. Je ne vis qu'or, azure, bronzes, marbres et cristaux de roche dans toutes les pièces et des meubles d'un gout exquis. ~~En-~~ tr'autres un salon magnifique, qui peut contenir vingt tables a jouer. Il a des appartements pour les différentes saisons ; ~~enfin on ne peut voir de maison plus commode, plus ornée ny plus recherchée ; car jusque dans les jardins tout est l'ouvrage des mains les plus habiles.~~

J'avois

J'avois bien vû des choses surprenantes dans les maisons royales, que nous avons visitées ; mais Je ne m'attendois pas a trouver tant de magnificence chez un simple particulier. On vînt nous avertir qu'on avoit servi. Nous nous mîmes a table. Par le nombre d'officiers et de domestiques, qui nous servoient, et par la quantité de mets, qui parurent au premier service, Je pensai que nous devions être vingt convives au moins ; cependant nous n'étions que cinq, y compris le maître du logis. Tout le dîner fut servi avec propreté, élégance et profusion. Après quatre services somptueux, ou apeine connus-je la moitié des plats, tant il y avoit d'art de la part du cuisinier, on mît sur la table un dessert, qui étoit tellement arrangé, qu'on l'eut pris pour un parterre garni de fleurs, de fruits et d'arbusstes. Vous ne sçauriez imaginer la quantité de vaisselle plate qui parût pendant le repas ny la variété des vins

et

adone
convives
pres

et liqueurs que nous goûtâmes. L'ordinaire de ce financier feroit une fête pour les gens de la plus haute espèce. Je n'aurois Jamais osé penser qu'on dût nous faire des excuses après nous avoir traité si splendidement. Il est pourtant très vrai que Mr. de F——, nous en fit et nous promît de mieux faire les choses, lorsqu'il sçaura quelques jours d'avance avoir le plaisir de nous recevoir chez lui. Je vous avoüe ingénüement, ma chère, qu'avec tout l'usage du monde et le plus grand fond de civilité, on est interdit et qu'on ne sçait que répondre. Nous nous regardions les uns et les autres et ne sçûmes tous que dire a un hôte si magnifiquement modeste. ✓

Nous passâmes l'après-dîner a admirer la maison de ce pauvre garçon qui (a ce qu'on nous a assuré) n'a pas moins de quatre ou cinq cens milles livres de France de revenu, sans compter plusieurs millions d'espèces pour son aisance.

Je

Je ne voudrois pas que vous pensassiez que j'ai trop de vanité et trop bonne idée de ma petite personne. Mais, ou Je me suis bien trompée, Monsieur de F——, a eu des attentions et m'a fait des yeux, qui me font croire que Je ne lui suis pas indifférente. Il m'a tenu beaucoup de propos ^à équivoques, et pour rendre ses soins et ses attentions plus expressifs il m'envoyoit souvent dans les yeux les rayons d'un très beau diamant, qu'il avoit au doigt. Je n'ai pas plus d'expérience qu'une autre, mais Je sçai que les gens de cette espèce font briller l'éloquence des bigeaux pour appuyer leur amour. Combien de femmes dans le monde donnent autorité à mon opinion ! un amant si opulent et si magnifique allarme ma vertu, et pour me sauver de la calomnie et de la satire des méchants, désormais sans incivilité ny affectation Je ne recevrai les visites de Mr. de F——, qu'en présence
de

de mon mari ou en compagnie de vrais amis.

A quoi nôtre sexe n'est il pas exposé, ma chère Henriette ? Les ruses des hommes sont capables de me faire haïr le monde entier. De quoi ne s'avisent ils pas pour nous tenter ! quels soins n'employent ils pas pour nous séduire ! quels systèmes n'inventent ils pas pour combattre les préjugés de nôtre éducation et corrompre nos mœurs ! quels pièges ne tendent ils pas à nôtre vertu ! Plus j'avance dans ce qu'on appelle beau monde, plus je sens que j'ai besoin de toute ma raison. Je suis effrayée d'y voir tous les jours ternir l'honneur et déchirer la réputation de mes pareilles. Mais ! ou m'entraînent mes réflexions, l'orsque je n'ai dessein que de vous faire part des événements et des particularités de mon voyage et de vous donner une idée de la richesse monstrueuse des financiers de France, qui sont en grand nombre:

nombre : car outre les soixante fermiers généraux, il y a des receveurs généraux des finances &c. &c. lesquels sont aussi des Millionnaires.

similaire
continuer
Nous sommes fort heureux dans notre Ile de n'être pas subordonnés au pouvoir arbitraire de pareils traitants n'y en proie à leur cupidité insatiable. Les impôts y sont les mêmes pour toutes les classes ; nos gens de campagne et artisans y jouissent sans inquiétude des fruits de leurs travaux et de leur industrie. Adieu, ma chère amie, aimez moi toujours. Dans peu Je vous enverrai d'autres observations. La ville se remplit, la saison chasse la noblesse de la campagne et nous nous répandons de plus en plus dans le monde.

traitants

Scal...
Sp...
L E T T R E

L E T T R E VIII.

NOUS avons employé deux semaines
 a remettre les lettres de nos amis.
 Nous sommes débarassés de faire et de
 recevoir des visites. Je commence a
 respirer. En verité Je vous ferois
 pitié, si vous voyez combien Je suis
 harassée. Tant de cérémonies m'excé^{dent}
 dent : Mais on est dans le monde, il
 faut se soumettre aux règles, aux usages. ~~X~~
 Comme on nous a fait partout la plus
 agréable reception, cela nous a dédom-
 magé de la fatigue de nos courses. On
 a eu de plus la politesse de nous quereller
 pour n'avoir pas fait sçavoir nôtre ar-
 rivée a Paris ~~+~~ que c'etoit du dernier
 cruel ; qu'on auroit plutôt abandonné
 les champs. Il n'est chose flateuse et
 obligeante qu'on ne nous ait dit a ce
 sujet. En verité les françois sont char-
 mants dans leurs manières. ~~+~~ Je ne con-
 nois qu' eux capables de ces honnêtetés
 et de ces démonstrations, qui prévien-
 nent

nent a la première vüe. Depuis trois semaines nous n'avons pas été nos maîtres. C'en'a été qu'invitations de toutes parts. Nous avons soupé en ville tous les jours et ne sommes rentré qu'a deux ou trois heures du matin. Qu'allez vous penser de vôte amie ? Je trouve ces soupers de Paris délicieux. Une compagnie choisie, des gens a talents, une table délicatement et magnifiquement servie, des appartements commodes et meublés avec gout. Qui est ce qui seroit insensibles aux agréments de cette vie ?

J'ai remarqué dans toutes les maisons, ou nous avons été invités, qu'on n'oblige personne de joüer. On y présente des cartes par usage, par civilité, en accepte qui veut. On jouït icy de la liberté la plus aimable a tous égards. Je déteste certaines maisons, ou l'on ne peut passer la soirée sans faire deux ou trois parties et ou les

F

frais

frais des cartes sont exorbitants. C'est
 mettre la société a contribution. Il
 n'est pas possible de sortir satisfait de
 ces maisons. Les pertes considérables,
 qu'on fait aux jeux de commerce, dé-
 truisent tout le mérite de l'invitation.
 Quel plaisir peut on se promettre pen-
 dant le souper ? On y lit sur les visages
 des convives, quelques insensibles qu'ils
 affectent de paroître a la perte, tout
 leur chagrin et leur humeur ; la plû-
 part n'y rit que du bord des lèvres,
 mange peu, fait tout de mauvaise
 grace, ne prend aucune part a la con-
 versation ; enfin les personnes sont
 pensives, distraites et impatientes de
 retourner aux cartes et d'avoir leur
 revanche. Voila de jolis soupers—
 voila d'agréables sociétés. Nous
 autres insulaires sommes déjà assez
 graves sans altérer encore le bonheur
 de nos sociétés. Ha, que les françois,
 bien mieux que nous, savent jouir de
 la vie ! leurs sociétés sont fondées sur
 le

le plaisir. La gaïeté y est peinte sur tous les visages. On y cause, on y rit, on y chante, on y danse, Les conversations se soutiennent avec des riens : mais ces riens sont joliment dit, ces riens plaisent, amusent. Quel est le dessein d'une maîtresse de maison en invitant ses amis ? n'est ce pas de leur faire fête, de leur procurer toute sorte de plaisirs et d'agréments ? ~~N~~ jouïssons donc des douceurs de la société et amusons nous. On n'a inventé les assemblées et les fêtes que pour se délasser du sérieux des affaires et des soins domestiques. Il est incivil, même ridicule d'être grave au milieu de ses amis. La joie est l'âme de la société et le sérieux lui est mortel.

roule On ne peut faire ce reproche a la nation françoise ; car au sein des plaisirson y projette, on y prémédite d'autres plaisirs. Tout roule icy sur la galanterie. J'ai remarqué dans les compagnies, ou je

me suis trouvé, que l'amour et le sentiment sont les objets régnants de la conversation. Les hommes et les femmes ne se contraignent pas beaucoup et les uns et les autres ne s'embarassent pas trop qu'on les croÿe bien ensemble.

Un soir que j'étois retiré du gros de l'assemblée et à jaser dans un coin du fallon avec la Marquise de M——, Je lui fis part de ma remarque et de mon étonnement sur la manière aisée et peu circonspecte avec la quelle on traite les affaires de cœur en France. En Angleterre, me dit elle, vous avez la liberté d'examiner et de critiquer les mesures du gouvernement; icy nous avons celle de disposer de nos cœurs: aussi ne lui donnons nous pas de bornes. De quoi nous occuperions nous, puisqu'il ne nous est pas permis de parler ny de nous mêler de tout ce qui a trait aux affaires d'état? ne croÿez pas pour cela que tout ce que vous avez vu et entendu

entendu dans nos cercles soit bien sincère et réel. Nos cavaliers et nos femmes sont galants plus par vanité que par tempérament. Il est d'usage parmi nous que les hommes disent des douceurs aux femmes et qu'elles en retour fassent aux hommes des yeux, des mines et des agaceries. Je conçois votre étonnement et Je sens, comme vous, ce qui blesse la modestie et la délicatesse. Vous n'etes pas venue en France pour votre éducation, vous avez le ton et l'usage du monde, la curiosité est la principale cause de votre voyage. Remarquez, observez, vivez avec nous et passez nous nos défauts. Si ma compagnie peut vous amuser autant que la vôtre me fait de plaisir, Je serai enchantée de jouir de votre connoissance pendant le séjour que vous ferez a Paris ; mais convenons ensemble de bannir toute cérémonie. Je suis veuve, conséquemment tout a fait maîtresse. Je vis dans le grand monde
chez

chez les autres et ne vis chez moi qu'avec un petit nombre d'amis choisis. Je reçois et rends les visites de bienfaisance ; mais pour jouir des douceurs de la liberté, la plus part du temps mon portier a ordre de dire que Je suis dehors ou à la campagne. Je suis très flattée de la marque de confiance que vous venez de me donner, en me communiquant votre remarque sur nos sociétés. ✕ Avec le temps et lorsque nous serons tête à tête, Je vous ferai part de quelques réflexions que j'ai faites moi-même sur les mœurs et les caractères des femmes de ce siècle. Je serois fâchée qu'on sût dans le monde, avec lequel Je vis, que Je connois si particulièrement les défauts et les foiblesses des deux sexes. La société seroit sur ses gardes et j'y perdrois. ✕ Un de ces jours faites moi l'amitié vous et votre mari de venir souper avec moi, ou j'irai sans façon vous demander un poulet. Je vous laisse le choix. Rejoignons
la

la compagnie ; car la vôtre est si fort de mon gout qu'elle pourroit insensiblement me faire manquer aux autres, sans le vouloir. † Nous rentrâmes dans le cercle, nous nous mêlâmes dans la conversation et nous perçâmes fort avant dans la nuit en nous amusant beaucoup.

La Marquise de M——, ne m'avoit pas donné le tems de répondre a toutes ses honnêtetés ; mais Je l'ai revue et elle n'a rien perdu pour m'avoir laissée sur la bonne bouche. C'est une femme d'esprit, de merite et du meilleur ton. Les égards et les attentions, qu'on a pour elle partout, me le confirment. Comme elle m'a prévenue de politesse, c'eut été de ma part une faute impardonnable si Je n'eusse cherché la plus prompte occasion d'y répondre nous nous voyons souvent. † Notre connoissance est établie sur la plus aimable liberté. Je trouve de jour en jour de
nouveaux

nouveaux charmes dans sa conversation. plus Je la voi, plus elle gagne avec moi. Mon mari est enchanté de cette connoissance; et lorsque Je passe un jour sans la voir ou recevoir de ses nouvelles, Monsieur a de l'humeur, Je ne sçai trop qu'en penser quelque fois. Je ne me lasse pas de vous parler de cette femme charmante. Ma chère, mon aimable Henriette, n'en soyez pas jalouse et soyez fure que Je vous aime de toute mon âme. ✓ X

LETTRE IX.

LA Marquise de M—— m'a menée a l'opera. Les décorations y sont admirables. Il y a un grand nombre d'instruments, les habits des acteurs et danseurs sont riches et de bon gout. J'y aientendû avec plaisir quelques petits airs; mais les danses et les balets m'y ont plû plus que tout le reste. Nous
allâmes

allâmes le lendemain a la comédie fran-
çoise. On donnoit Zaire et L'oracle.
Quoique Je ne me donne pas pour juge,
cependant j'ose dire que J'y ai vû quel-
ques acteurs et actrices presque incom-
parables. Le coup d'oeil des spectacles
est très beau. Les hommes et les fem-
mes y vont fort parés. Nous fîmes
a peine entrées dans nôtre loge que nous
fîmes saluées de différentes personnes
que nous avons vûes dans le monde.
En parcourant des yeux la salle du
spectacle, j'apperçûs de toutes parts des
lorgnettes ajustées sur moi. Je vous
avoüe ingénüement qu'une étrangère,
qui n'est pas au fait de cet usage, est
un peu déconcertée. / La Marquise,
qui vît que je tâchois de dérober au
public mon embarras a la faveur de mon
éventail, me dît de ne pas faire atten-
tion aux lorgneurs, que c'est un fol
usage qui a pris, et que les hommes
et les femmes, qui ont les meilleurs
yeux, pour être de mode, ne marchotent
pas

pas fans avoir une lorgnette dans leur poche, et pour me le prouver elle m'en montra une qu'elle avoit dans la sienne. Après m'être un peu remis, **Ja'** jettai la vüe sur le balcon et le côté du théâtre, qui étoient vis-à-vis nôtre loge et j'y reconnûs deux ou trois jeunes Anglois, qui n'epargnoient personne de leurs lorgnettes. Cela ne me confirma pas peu dans ce que j'ai souvent entendû dire, que nos jeunes gens rapportent de leurs voyâges les ridicules des françois. Je ne conseillerais jamais a personne de tenter de corriger une nation, ce feroit peine et tems perdus. Mais si les étrangers, qui voyagent et vivent parmi elle, ne la coppioient pas dans les modes, dans ses usages, Je croi qu'elle se déferoit bientôt de ses ridicules ou qu'elle en auroit bien moins. Je passe le changement de modes et la variété des parures, c'est l'encouragement des artistes, c'est l'avantage des commerçants ; Mais les airs, les tons recherchés

recherchés sont insupportables. Ils n'annoncent que la stérilité du génie et une grande petitesse dans les gens. /

A la fin du spectacle plusieurs cavaliers vinrent à notre loge autant par curiosité que par civilité. Ces Messieurs nous demandèrent comment nous avions trouvé les deux pièces et si nous nous étions amusées. La Marquise me fit la politesse de m'en laisser le jugement. Quoique ce fut la première fois que Je les avois vus représenter, Je les connoissois déjà pour les avoir lus quelques années auparavant, et Je ne pouvois sans ingratitude refuser les éloges dûs à Mr. de Voltaire, qui s'est immortalisé par tant d'excellents ouvrages, / comme j'aurois affiché peu de gout, en ne faisant pas aussi justice à Mr. de Sainte Foix auteur de L'oracle. Nous sortîmes de notre loge ; La Marquise dit à un de ses parents de me donner la main et l'invita à souper avec nous.

nous. Mon mari étoit engagé d'un autre côté, ainsi nous fîmes partie quarrée. ✓

On ne parla pendant toute la soirée que d'acteurs et d'actrices. Vous sçavez qu' icy les gens de condition ont la passion de joier entr'eux la comédie et qu'ils ont de petits théâtres dans leurs châteaux et maisons de campagne. Les dames ne se font pas une peine d'admettre a leur table et dans leur société les comédiens et comédiennes. ✓ Je me suis trouvé dans des maisons avec plusieurs, qui, si on ne m'eut pas dit qu'ils étoient, ne me parurent pas fort différents des personnes du bon ton et de la meilleure compagnie. Les françois prétendent (Je croi qu'ils ont raison) que cette sorte de mépris, qu'on a ailleurs pour les gens de spectacles, les décourage et leur donne une certaine timidité et défiance d'eux mêmes, qui influent sur leur contenance et leur jeu. Au lieu qu'en

qu'en les traitant avec bonté et en ne les exilant pas de la bonne compagnie, Ils font encouragés, acquièrent de belles manières et s'étudient à plaire.

On parla surtout d'une actrice, qui a la réputation d'avoir ruiné plusieurs jeunes gens. Les deux cavaliers, qui étoient de notre souper, se recrièrent fort sur la sottise de ceux, qui ont la foiblesse de déranger leur fortune avec cette espèce de femmes. Ils citèrent un de leurs amis : par exemple, dit un d'eux, je tombe de mon haut de voir que le comte de C——, qui est un des plus jolis cavaliers de France, qui a été la folie de beaucoup de femmes de la cour et de la ville, et qui a tout l'esprit du monde, ait délabré ses affaires au point d'avoir été forcé d'aller s'enterrer tout vif dans sa province, où il végète et vit des libéralités d'un vicil oncle. Cela me passe.

Je

Je blâme l'actrice, dît la Marquise, et je plains le comte de C——, Je ne suis pas du tout étonnée de l'ascendant et de l'empire que ces femmes la ont sur les hommes. Je vais vous donner des raisons qui vous en convainqueront. Vous allez a la comédie voir la représentation de Zaïre. Vous sçavez, a n'en pas douter, que l'actrice, qui joue le rôle de Zaïre, est une telle et non la fille de Lusignan, et que par sa naissance n'y a aucun égard elle n'est pas faite pour être la femme de l'Empereur des musulmans. X Cependant elle s'empare de vos sens, elle subjugue et anéantit, pour ainsi dire, votre prévention. Elle joue son rôle avec esprit, avec noblesse, avec dignité, avec sentiment, avec âme. Vous croyez réellement entendre et voir en elle Zaïre avec sa tendresse et sa passion. Elle vous émeut, elle vous touche, elle vous navre le cœur, elle vous donne de l'intérêt, elle vous force a répandre
des.

des larmes. Ne convenez vous pas de tout cela ? Pourquoi donc une actrice jeune, aimable et jolie, qui sent et montre de l'amour, ne rendroit elle *shows* pas foible et aveugle l'homme, qui est amoureux d'elle. Qu'un avare même ait le cœur atteint de cette tendre passion, il deviendra prodigue envers l'objet qui l'enflame. Voila un des miracles ordinaires de l'amour. J'irai plus loin : Je suppose que cette actrice n'ait pas un sincère amour. Puisqu'elle a le talent de fasciner les yeux de toutes les personnes, qui la voient représenter Zaire, de les intéresser, de les attendrir et de leur arracher des pleurs ; pourquoi n'auroit elle pas aussi l'art de jouer le sentiment, la tendresse et même la passion. Lorsque la vanité et le cœur sont flattés, sont chatouillés, on est bien foible. En faut il davantage pour gouverner un homme amoureux, intercepter sa faculté de réfléchir et lui faire faire les sottises les mieux pommées.

mées. Nos deux cavaliers n'objectèrent pas et cessèrent de blâmer le comte de C——. X

Je ne voudrois pas pour cela affurer bien fort que tout ce qu'a dit la Marquise fut exempt de réplique ; mais la manière, avec la quelle elle a plaidé la cause des amants et excuse leurs faiblesses, si elle n'a pas tout à fait raison, prouve au moins qu'elle a l'âme noble, belle et compatissante et que son cœur est fait pour la société. Adieu, ma chère Henriette, Je souhaite que vous ayez autant de plaisir à lire mes lettres que j'en ai à vous les écrire. ✓ X

LETTRE X.

LES personnes, avec les quelles Je passe ma vie, ne me donnent pas le temps de m'ennuyer. C'est chaque jour fêtes et plaisirs nouveaux. Mon mari

mari a pris le gout des françois : il veut que Je voye tout. Il a lié, a mon insçüe, une partie de mascarade avec un parent de la Marquise de M——, et ne m'en a averti que deux jours auparavant : ~~X~~ de sorte qu'il m'a fallü mettre en œuvre jour et nuit la couturière et l'enjoliveuse. **+**

La Marquise, qui est la complaisance même, est venue souper et s'habiller chez moi. Quoique le bal s'ouvre vers les onze heures du soir, nous ne nous y rendimes que vers les deux heures du matin ; car il faut suivre le bon tön, et il y en a icy en toutes choses. Plusieurs milliers d'âmes composoient le bal. **+** Nous fîmes plusieurs tours de la salle, agaçant tous les masques qui se trouvoient sur nôtre passage. Plusieurs d'entre eux, qui croyoient me reconnoître, me dirent mille bonnes choses a l'oreille. J'étois bien fachée de n'être pas en état de

G tirer

tirer partÿ de certaines confidences,
 qu'on m'a fait dans le bal. Les mas-
 ques m'étoient tout a fait inconnûs, et
 les personnes, dont ils me parloient,
 ne me l'étoient pas moins. Je n'avois
 vû de ma vie une mascarade publique;
 mais il y a de quoi s'amuser, et a vüe
 de pais Je juge qu'une personne, qui
 connoit bien son Paris et qui est fort
 répandüe dans le monde, doit tirer son
épingle du jeu. Presque tous les hom-
 mes y vont habillés; mais toutes les
 femmes y sont masquées. Rien n'est
 plus amusant que de voir la variété des
 ajustemens des femmes. Toutes sont
 parées de diamants, admirablement co-
 effées, habillées et pomponnées très ga-
 lamment. Comme le bal est publique,
 on y voit un grand nombre de courtif-
 annes et mauvaise compagnie. Quand
 on s'est promené quelque tems, on se
 retire de la cohüe et de la multitude
 et on a l'agrément de se reposer dans
 des loges et d'y jouir a son aise du
 coup

clerc
 v. a. p.
 c. b. a.
 it
 dia)

coup d'œil. Vous croyez qu' icy on va au bal pour danser. Il n'y a que le fretin en hommes et en femmes et quelques jeunes étourdis, qui y dansent force contredanses. † Les gens du bon ton y vont pour s'égayer, et a la faveur du masque pour inquiéter des maris, intriguer des femmes et faire des connoissances. La mascarade a de grands privilèges. Le carnaval est la belle saison des hommes et des femmes a prétentions. Quoique ces bals soient fort amusants, si Je passois ma vie a Paris, Je n'aimerois d'y aller qu'une fois ou deux par année. C'est une assemblée trop bruyante. Comme il est rare icy que les maris et femmes soupent ensemble dans les mêmes maisons, il n'est pas de bal que plusieurs des premiers en passent et repassent a côté de leurs femmes sans les reconnoître. † On a icy mille bons contes a ce sujet.

J'ai apperçu a travers la multitude

*aborder
approcher*

(84)

un grand nombre d'Anglois ; mais pas un d'eux ne m'a abordé. Il étoit cependant aisé de me reconnoître, puisque mon mari étoit avec moi sans être masqué. ~~X~~ Il m'a paru qu'ils évitoient nos regards. Paris fourmille de nos compatriôtes. J'en rencontre dans tous les quartiers de la ville, aux promenades, aux spectacles et je n'ai pas encore eu le plaisir de me trouver en la compagnie d'un seul dans les maisons ou nous allons. ~~X~~ Les Anglois, m'ont dit bien des françois des deux sexes, viennent en foule a Paris, et nous n'en voyons qu'un ou deux par cý, par là. Plusieurs personnes m'en ont fait des reproches, a la verité obligeants, ~~X~~ et m'ont fait des questions, qui m'ont embarrassée. Je les ai excusé de mon mieux. Il n'est pas de jour que je ne me trouve dans des assemblées avec des personnes de differents païs, et sans flatter les françois, j'ai remarqué qu'ils reçoivent et traitent les étrangers avec plus

plus d'égards, plus d'attentions et plus de complaisance que leurs propres compatriôtes. Passez moi le terme, ma chère amie; les préjugés vulgaires et la mauvaise éducation, qu'on donne généralement à nos jeunes gens, sont les seules causes de cet éloignement et de cette opposition, dont les françois se plaignent à notre égard. Je suis fâchée d'être forcée de vous dire tout franchement que c'est la maladie épidémique de notre pais d'éviter la compagnie de tout ce qui n'est pas anglois. Je suis cosmopolite à l'égard de toute la terre. J'ai observé et étudié les anglois avec la plus sérieuse attention. Ils ont tout ce qu'il faut pour plaire, quand ils le voudront. La parfaite éducation est la vraie religion du monde, J'entens de la société humaine.

C'est notre mode parmi les gens de qualité et autres de faire voyager nos enfants dans différentes parties de l'Europe

l'Europe et nous négligeons de les faire instruire dans les langues Allemande, Italienne et Françoisé, Pendant leur tendre jeunesse nous les occupons a se fillonner le front avec des langues mortes. Je conviens que la latin, le gréc, &c. sont utiles ; mais on ne parle pas ces langues ~~aux~~ dames ny dans le beau monde. On devroit unir les deux branches de l'education, les sçiences et les belles manières. Une teinture de latin et de gréc suffit aux personnes, qui par leur naissance et leur fortune sont faites pour être de la chambre des Pairs ou des communes, Ministres d'etat, Embassadeurs, militaires, &c. Pourquoi ne pas les accoutumer de bonne heure aux usages du monde, au lieu de les laisser languir jusqu'a l'age de vingt ans dans les académies et dans les universités ? Les Universités n'ont été fondées et établies que pour élever et perfectionner dans les sçiences les personnes destinées a être dans le clergé, dans le barreau, dans
la

la médecine. Les gens de condition ne seroient pas exclus de la société des sçavants, quand ils n'entendroient pas a fond les langues mortes. N'ont ils pas l'hiftoire, les langues modernes, le deffein, les mathématiques, les armes, la géographie, la musique, &c. on peut être sçavant sans être universel. Nous en-voïons chez l'étranger des jeunes gens tout frais moulûs du collège, qui n'ont qu'une très foible teinture des langues modernes, et une très légère connoissance du monde. Au moins devoient entendre et être en état de se faire entendre des peuples avec lesquels ils vont vivre. Leurs portefeüilles sont pleins de lettres de recommandation, dont souvent ils ne font aucun usage soit par timidité, soit par crainte de compromettre leur liberté. Quoique ces jeunes gens tant par leur naissance que par leur fortune soient faits pour aller de plein piéd dans la bonne compagnie, encore devoient ils être munis des moyens d'y représenter.

représenter. Tout homme peut paroître sur le théâtre du monde ; mais il doit être bon acteur ou avoir de grandes et d'heureuses dispositions. Un jeune homme, qui débute, peut être comparé a un vaisseau qu'on lance al'eau. La manière, dont il se tient sur sa quille et dont il fend l'onde, fait juger s'il fera bon ou mauvais voilier. Quelques personnes croÿent que, quand elles ont donné un compagnon de voyage a leur enfants et qu'ils sont assurés d'un banquier, ils ne peuvent manquer d'avoir partout tous les agrements imaginables. Ce n'est pas assez pour un jeune homme d'être muni d'une lettre de crédit, il faut lui choisir un mentor. Le compagnon d'un gentilhomme doit avoir le jeu et les manières d'un gentilhomme pour être admis dans les sociétés des personnes, auxquelles son pupile est recommandé. Il y a de ces compagnons, qui se font fait aimer, rechercher et honorer a tous égards ; mais il en est



pourvu à provida
de faire - b. (c) et d.
empêcher (89) Sprent

est qu'on devrait laisser vivre tout bonnement dans nôtre île ; car ils ne font pas honneur au choix des parents. Je vais vous faire part mot pour mot d'un billet d'invitation qu'une femme de distinction envoya à un étranger :

“ Je donne demain à souper à ce que
“ nous avons de mieux en hommes
“ et en femmes. Je compte sur vous
“ pour augmenter nos plaisirs et
“ la bonne compagnie. Je me
“ flatte que vous êtes assez de mes
“ amis pour me faire grâce de vôtre
“ compagnon.”

On ne sçauroit faire trop d'attention au choix du compagnon ; mais malheureusement il est des gens qui mettent de l'économie partout. C'est le prix qui les règle ; ils s'arrêtent peu au mérite et à l'espèce. Cependant combien de personnes sont obligé de se défaire de leurs compagnons au quart de leurs voyages ! Comme Je vous ai promis de remarquer, d'observer, Je ne peux m'empêcher d'étendre mes réflexions.

LE T.

L E T T R E X I.

MON mari commence a faire des préparatifs pour nôtre retour en Angleterre. Bien des personnes nous font l'honnêteté de paroître fachées de nous perdre. Comme il n'est forte de politesses et d'attentions dont elles ne nous aient comblé, Je me persuade qu'elles sont sincères, et dans mon particulier Je suis très reconnoissante des marques d'affection qu'on nous donne de toutes parts. Si Je ne craignois d'être soupçonnée d'ingratitude, Je voudrois que nous quittassions Paris sans prendre congé de nos amis. Je vous avoue ingénûement ma foiblesse, J'ai un air tout gauche, lorsqu'il faut que j'abandonne la partie. Il est bien difficile de ne pas s'attacher aux personnes, qui nous reçoivent bien, qui nous caressent et nous fêtent. Mon mari, qui connoît l'amitié et l'attachement particulier, que j'ai pour Madame

de

Idon / J'asse - tr / s -

de B——, et pour la Marquise de M——, m'a prévenue de longue main de nôtre départ. Les agréments, que j'ai eu dans la société de ces deux dames, me pénètrent de reconnoissance, et toutes les amitiés, dont elles m'accablent chaque jour, me font sentir encore plus vivement la peine que j'ai à m'en détacher. Je ne peux penser que Je ne les reverrai peut être jamais sans avoir le cœur criblé de douleurs. Il n'y a que vous, ma chère Henriette, qui puissiez calmer les chagrins et les ennuis que cette séparation me causera. Votre amitié est la seule chose qui pourra me dédommager de tous les regrets que Je laisserai derrière moi. Je vous prévins de tous mes déplaisirs, parce que Je sens par avance le besoin que j'aurai de vos consolations. Est il possible que l'amitié, ce sentiment si doux, ait tant de peines à sa suite ! Vous, qui en connoissez tout le prix, tout le foible, plaignez moi d'être né si

si sensible. Hélas, a quelles épreuves est un cœur, lorsqu'il est droit et sincère ! Je suspens ma douleur, elle ne peut me sauver de celle des adieux. Je veux profiter du peu de tems que j'ai à rester icy et continuer mes observations.

Madame de B—— retourne vivre dans sa terre avec sa fille. La cour, en considération des services de son mari, vient de lui accorder une pension reverfible fur ses deux enfans après sa mort, et son fils, qui étoit mousquetaire, vient d'obtenir une compagnie de dragons. L'évêque, que j'ai vu chez elle, n'a pas peu contribué a lui faire obtenir ces graces. Elle m'a dit aussi qu'au moyen de la concession, qu'elle a fait des titres de sa famille a Mr. de F——, ce riche financier lui a remis une somme assez considérable pour marier sa fille avantageusement et soutenir son fils décemment dans le service.

service. Je suis charmée d'apprendre le bonheur de cette famille, que j'aime de tout mon cœur.

L'aimable Marquise de M——, met tout en œuvre pour me dissiper. Comme Je connois l'amitié, qu'elle a pour moi, Je lui fais la justice d'être persuadée qu'elle en a autant besoin que moi même ; car nous ne sommes jamais tête à tête sans nous attrister. Cette charmante femme me fait faire beaucoup de visites et de grands soupers.

Le nombre d'abbés et de gens de robe, qu'on voit dans le monde et dans les assemblées les plus bruyantes, est inconcevable. Ces juges du spirituel et du temporel se fourent par tout. J'ai pris à tâche d'observer ceux, qu'on appelle robbins. Ces messieurs en général sont fort guindés dans leur contenance et affectés dans leurs manières. Ils se donnent pour connoisseurs en étoffes,

étoffes, en dentelles, en ameublements;
 en toutes choses de gout et ne sont pas
 des derniers à décider. Ils ont des
 bigeaux de toute espèce, des carosses
 brillants et des formes les plus élégantes,
 des chevaux fringants, tressés et pom-
 ponnés, des valets insolents et bien
 tournés. *steel* Plusieurs ont des arsenaux
 de fusils, des meilleurs maîtres, des
 chiens, des meutes nombreuses et chas-
 sent la grand-Bête à cors et à cris dans
 les forêts du Roi et sur leurs terres.
 Il est très fréquent de voir dans un
 cercle nombreux d'hommes et de femmes
 un président, en habit grave et en per-
 ruque magistrale, qui s'empare de la
 cheminée et de la conversation, n'en-
 tretient la compagnie que de sa meute
 de ses chevaux, de ses équipages et qui
 dit d'un faux ton de seigneur qu'il
 est excédé de fatigue, qu'il est rendu, *revenu*
 que la semaine précédente il n'a fait que
 chasser au bois et à la plaine, qu'il a
 forcé deux chevreuils et s'est trouvé à la
 mort d'un gros cerf. *X* On

On rencontre souvent aussi dans les
rues de Paris de ces magistrats, vêtus
et coiffés en piqueurs, qui mènent une
forte de voiture, qu'on appelle Diable,
Ils vont visiter les felliers, les bourelriers
et les marchands de chevaux, ils appli-
quent un coup de foijet comme un
cocher, tournent un coin de rue avec
grace, coupent adroitement un ruisseau,
traversent hardiment une file de ca-
rosses, enfin disputent avec les cochers
à qui ira le plus grand train. X Tel siège
un jour comme cocher, qui le lende-
main siège en parlement. Je vous
avoue que Je ne suis pas peu étonnée
que des magistrats préposés par le Prince
et l'état pour juger en dernier ressort
les affaires civiles et criminelles, paroîs-
sent en public comme de jeunes gens,
risquent d'estropier et d'écraser des per-
sonnes qui marchent par les rues et
s'exposent eux mêmes à être insultés
et maltraités par un charretier ou un
cocher ivre, brutal ou insolent. X La
possibilité

possibilité de pareils malheurs me semble tout a fait incompatible avec la qualité de juge. Tout homme doit être prudent et se respecter ; mais un magistrat surtout ne doit pas compromettre la dignité de son état. Si les anciens sénateurs revenoient au monde, ils ne manqueroient pas de dire, O tems ! O mœurs ! ~~X~~ Les gens de robe ont un droit, comme les autres, de se divertir ; mais comme leur profession est grave, elle exige plus de retenuë et de dehors. ~~X~~ Je suis fâchée que l'espèce humaine donne si souvent prise sur sa conduite. Je n'entreprendrai pas de corriger les hommes, ils sont, pour la plupart, rétifs et sourds aux meilleurs conseils. Ils ne seroient pas hommes, s'ils n'avoient des défauts. ~~X~~ Comme il n'est pas de leur nature d'être vicieux, tôt ou tard la raison les éclaire, la vérité les touche, le bon exemple les frappe, la réflexion les ramène, et l'honneur, qui les avertit, y met la dernière main. ~~X~~

Pourquoi

Pourquoi ceux, qui écrivent, craignent ils de censurer leurs mœurs et de fronder leur conduite ? Moliere ne les a t'il pas joué a leur face ? Ne les a t'il pas donné en spectacle ? plusieurs autres en différents geures ne l'ont ils pas imité avec succès ? Le chapitre des préceptes est un champ vaste ou chacun trouvé a glâner.

Adieu, ma chère Henriette, aimez moi toujours. Je n'espere pas avoir le loisir de vous écrire d'icy a quelque tems ; mais ma prochaine lettre vous annoncera nôtre départ.

L E T T R E XII.

N O U S avons encore huit ou dix jours a rester icy. Nous avons fait nos adieux a toutes nos connoissances, et nous nous sommes réservé un petit nombre d'amis particuliers.

H

jusqu'au

jusqu'au moment de nôtre départ. Vous imaginez bien que la Marquise de M——, est celle que j'embrasserai la dernière. Cette trop aimable femme fait tout ce qu'elle peut pour que nous allions passer quinze jours dans une de ses terres qu'elle a aux environs de l'Artois. Comme mon mari a dessein de me faire voir les villes de guerre, Je ne le vois pas fort éloigné d'accepter la partie, et j'aime trop la Marquise pour m'y opposer.

J'aime mon païs, Je vous suis attachée plus qu'à personne dans le monde, vous n'en pouvez pas douter, et cependant Je ne puis vous exprimer la peine que j'ai à quitter Paris. Je ne pourrois pas bien vous rendre compte de ce qui m'y attache. Sans doute toutes les honnêtetés et attentions, dont on m'y a comblée, rendent mon départ douloureux. Je suis quelquefois honteuse de ma foiblesse. Je voudrois

*solite
amlet*

voudrois même que toutes les personnes, dont nous avons pris congé, m'eussent parues moins sensibles a nos derniers adieux. Hélas ! j'aurois toujours ma chère Marquise, des bras de la quelle Je ne m'arracherai pas sans
 X verser un torrent de larmes. X Je redoute
 ce moment ; c'est pourquoi Je cherche a l'éloigner. X Si elle faisoit bien, elle ne me feroit pas tant d'amitiés. En verité Je ne sçai ce que Je vous écris. Comment cela se pourroit il ? n'a-t'elle pas un cœur aussi tendre que le mien ? Pardonnez moi, ma chère, mes absurdités. J'ai du chagrin, j'ai besoin de consolations ; Je n'ai pas le courage de m'en procurer moi même et Je ne sçai ou en trouver. X

Plus de visites a faire ny a recevoir. Les deux tiers du jour Je suis seule, occupée a mettre toutes choses en ordre, a faire faire nos malles, et Je n'empaquete rien qu'il ne me rappelle une

franco

circonſtance agréable. Si ma voisine Me. de B——, et ſa fille étoient encore dans nôtre hôtel—— Mais elles ſont dans leur terre. Il n'y a que les ſoirées que nous paſſons régulièrement avec la Marquiſe, qui me remettent de l'ennui de la journée. X

Tous les plaiſirs ſont attrayants, ſéduiſants; mais aucun ne diſparoit ſans nous faire ſentir des peines et des regrets. Les François (j'entens des deux ſexes) ont un certain Je ne ſçai quoi, qui leur attache les étrangers qui vivent parmi eux. X Il ſemble qu'ils s'étudient à plaire et ils ne paroiffent contents d'eux mêmes, qu'ils ne laiſſent rien à déſirer. Je ſuis tentée de croire que c'eſt ce ton de galanterie, ſur lequel ils ſont généralement montés, qui influë ſur leurs manières et leur donne cet air affable, X prévenant et attentif, dont tout le monde ſe louë, X affaires de cœur à part, j'ai toujours remarqué que

no one

to try

the
satisfies
it.

que les femmes mettent du leur autant que les hommes dans la société. Elles n'ont pas cet air guindé et farouche, ny ce faste imposant de pruderie, fruits ordinaires d'une fierté mal-entendue et du fanatisme de principes outrés. Elles sont polies sans affectation, libres et aisées sans indécence, honnêtes sans fadeur et nobles sans fierté. Je dois cette justice aux François bien nés ; Ils n'ouvrent la bouche que pour dire quelque chose d'obligeant. Ce qu'ils disent dans le fond ne fut il pas toujours sincère : encore vaut il mieux s'entendre dire un mensonge agréable qu'une vérité brusque. Quelques gens sévères et rigoureux leur reprochent d'être galants ; eux mêmes en tombent d'accord ; mais la société y gagne infiniment plus que les mœurs n'y perdent. Que cela ne vous effarouche pas, ma chère Henriette, si vous avez jamais l'envie de faire un voyage a Paris. Toute femme, dont le cœur est nourri
de

de bons principes, conserve sa vertu en tout lieu, lorsqu'elle le veut. ~~X~~ Je suis persuadée que les femmes de ce pays sont aussi vertueuses que partout ailleurs, quoi qu'elles soient fort répandues dans le monde et qu'elles jouissent d'une très grande liberté. J'en connois qui, a tous égards, seroient des modeles parfaits. Cette nation, avec tous ses défauts, est la plus aimable de toutes. Pour moi Je suis fâchée que nos affaires nous rappellent sitôt. ~~X~~

Dans peu de jours nous ne verrons plus que des forteresses, des villes de guerre, ou pour toute symphonie nous n'entendrons que le bruit des timbales, trompettes et tambours. La gloire ~~X~~ est le préjugé dominant des François ; car dans le monde on fait peu de cas d'un gentilhomme, s'il n'est ou n'a été dans le service Militaire. Il faut dire aussi, en leur honneur, qu'ils font la guerre presque à leurs dépens. La
France

Car because

(103)

France est pleine d'officiers ruinés, et on m'a assuré qu'il est fort commun de voir un pere et une mere, qui se retirent dans leur maison de campagne et y vivent succintement, pour soutenir leurs enfants a l'armée. L'espérance d'un morceau de parchemin, d'une dignité, d'une petite croix au premier bruit de guerre met en mouvement toute la noblesse de ce royaume.

Quoique les officiers passent leur quartier d'hiver a faire leur cour aux dames, ils n'en sont pas moins soldats au champs de Mars. En voila une preuve qu'on m'a citée. On m'a assuré que le jour de l'affaire de Guastalla un Officier du Régiment du Roi infanterie, qui s'etoit fait admirablement friser pour un bal, qui devoit se donner le soir, pour ne pas déranger ses cheveux, quelque chose que ses camarades lui pussent dire, marcha dans les rangs ^{orange} chapeau bas et ne le mit sur la tête que lorsqu'il

chapeau bas !
hats off !

lorsqu'il se vît en présence de l'ennem̃y. La Bravoure et le mérite de cet Officier font d'autant plus connus, qu'il a eu depuis un régiment, a été a la tête des grenadiers de France et est Officier Général. On en compteroit un grand nombre de cette trempe parmi les agréables de la cour et de la ville. Un proverbe François dit : tel, qui est un papillon a la toilette, dans les cercles, est un lion a la guerre. Ces deux extrêmes nous étonnent nous autres femmes ; mais cela est très vrai.

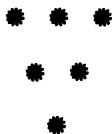
clubs -

1914

Nous ferons partir ces jours cý un de nos gens avec le plus gros de nos bagages. Comme il fera a Londres long tems avant nous, Je le chargerai d'un petit paquet qu'il vous remettra en main prôpre. Vous y trouverez quelques reflexions sur les caractères des femmes de ce Siècle. Je ne doute pas qu'elles vous plaisent ; elles sont écrites d'un stýle aisé et plein de graces.

Quoi

Quoi qu'elles soient écrites sur les
femmes de ce pays, vous y verrez que
les femmes sont les mêmes partout
pour ce qui regarde le cœur. Adieu,
ma tendre amie, aimez moi toujours
et attendez vous à être embrassée de
bon cœur.





 Au L E C T E U R.

U N Ancien disoit que les pensées
 étoient les promenades de l'esprit.
 J'ai crû avoir le privilège de me pro-
 mener de cette manière. ✓ Les Idées se
 font offertes naturellement a moi et de
 Xproche en proche elles m'ont menée plus
 loin que je ne voulois et peut être que
 je ne devois. X Voicÿ le chemin qu'elles
 m'ont fait faire. J'ai été piquée que
 les hommes connussent si peu leur
 intérêt que de condamner les femmes
 qui sçavent occuper leur esprit. Les
 inconvénients d'une vie frivole et
 dissipée, les dangers, auxquels est exposé
 un cœur qui n'est soutenu d'aucun sa
 principe, m'ont toujours frappée. X J'ai stable
 examiné avec la plus grande attention
 si on ne pouvoit pas tirer un meilleur
 parti des femmes. J'ai trouvé des
 auteurs respectables, qui ont crû
 qu'elles X

qu'elles avoient en elles des qualités,
 qui pouvoient les conduire a de
 grandes choses, l'imagination, la sen- *lead*
 sibilité et le gout (présents qu'elles
 ont reçus de la nature.) ✕

J'ai fait des reflexions sur chacune
 de ces qualités. Comme la sensibilité
 domine les femmes et les porte nature-
 ellement a l'amour, j'ai cherché si
 on ne pourroit pas les sauver des in-
 convenients de cette passion, en sépa-
 rant le plaisir de ce qu'on appelle vice.
 J'ai donc imaginé une métaphisique
 d'amour ; la pratiquera qui pourra. ✕



REFLEXIONS, &c.

LE Livre de Don Quichote, selon *un*
 un auteur Espagnol, a perdu la
 Monarchie d'Espagne, parceque le ridi-
 cule, qu'il a répandû sur la valeur,
 que cette nation possédoit autrefois
 a un degré si éminent, en a amolli
 et énervé le courage. ✕

Moliere en France a causé le même
 désordre par sa comédie des femmes
 sçavantes. Depuis ce tems on a attaché *deux*
 presque autant de honte au sçavoir
 des femmes ✕ qu'aux vices qui leur sont
 le

*un et on
 n'ay*

le plus défendus. Lorsqu'elles se sont vuës attaquées sur des amusements innocents, elles se sont imaginées que, honte pour honte, elles devoient choisir ceux qui leur rendroient davantage. Elles se sont livrées aux plaisirs.

Le désordre s'est accru par l'exemple et a acquis de l'autorité par les femmes en dignité. Car la licence et l'impunité sont les privilèges des grands. Alexandre nous l'a appris. On vînt un jour lui dire que sa Sœur aimoit un jeune homme, que leur intrigue étoit publique et qu'elle se respectoit peu. Il faut bien, dit il, lui laisser sa part de la royauté, qui est la liberté et l'impunité.

La société a-t'elle gagné a cet échange du gout des femmes? Elles ont substitué la débauche au sçavoir; elles ont changé en indécence le précieux qu'on leur a reproché et ont affiché l'impudence.

l'impudence. ✕ Par là elles se sont dégradées et sont déchuës de leur dignité ; ✕ car il n'y a que la vertu qui leur conserve leur place et que la bienséance qui les maintienne dans leurs droits Plus elles ont taché de ressembler aux hommes de ce côté là, plus elles se sont avilées. ✕ *by*

Les hommes par la force plutôt que par le droit naturel ont pris l'autorité sur les femmes : elles ne rentrent dans leur empire que par la beauté et la vertu. Si elles peuvent unir les deux, il sera plus absolu : mais le regne de la beauté est peu durable. On peut l'appeller une courte tyrannie. Elle leur donne le pouvoir de faire des heureux et des malheureux : mais il ne faut pas qu'elles en abusent. ✕

Le regne de la vertu est pour toute la vie. C'est le ⁺propre des choses estimables de redoubler de prix par *nature*
I leur

leur durée et de plaîre le degré de perfection, qu'elles ont, lorsqu'elles ne plaisent plus par la nouveauté. On doit penser qu'il y a peu de tems a être belle et beaucoup a ne l'être plus. ✕ Lorsque les graces naturelles abandonnent les femmes, elles ne se soutiennent plus que par les parties essentielles et par les qualités estimables ✕ Elles seroient imprudentes d'espérer *aller* allier une jeunesse voluptueuse avec une vieillesse honorable. Lorsque la pudeur est une fois immolée, elle ne revient pas plus que les belles années. C'est elle qui sert leur veritable intérêt, ✕ elle augmente leur beauté, elle en est la fleur, elle sert d'excuse a la laideur, elle la pallie, elle est le charme des yeux, l'attrait des cœurs, la caution *surety* de la vertu et assure la paix des familles, ✕

Si elle est une sureté pour les mœurs, elle aiguillonne aussi les desirs. Sans elle

anast.

(115)

elle l'amour feroit fans gloire et fans gout; c'est fur elle que se font les plus flateufes conquêtes; elle met le prix aux faveurs. ✕ Enfin la pudeur est si néceffaire aux plaifirs, qu'il faut la conferver même dans les tems destinés a la perdre. ✕ Elle est auffi une coquetterie rafinée et une espèce d'enchère que les belles perfonnes mettent a leurs appas et une manière fine et délicate de rehauffer leurs charmes en les voilant. Ordinairement ce que les femmes dérobent aux yeux des hommes leur est bien payé par la liberalité de leur imagination. ✕

Plutarque dit qu'il y avoit un temple dédié a Venus la voilée. On ne fçauroit, dit il, entourer cette Déesse de trop d'ombres, d'obfcurité et de myftères.

Mais a présent l'indécence a levé le masque ✕ elle ne veut plus de voile

a ses faiblesses. Les femmes pourroient dire ; qu'elle est la tyrannie des hommes ! Ils veulent que nous ne fassions aucun usage de nôtre esprit ny de nos sentimens. Ne devoit il pas leur suffire de regler tous les mouvemens de nôtre cœur, sans s'emparer encore de nôtre intelligence ? X
 Ils nous font l'injustice de croire que la bienveillance est aussi blessée, quand nous orons nôtre esprit, que quand nous livrons nos cœurs. En verité ils étendent trop loin leurs droits. X

Les hommes ont un si grand intérêt de rappeler les femmes a elles mêmes et a leurs premiers devoirs, que le divorce, que nous faisons avec nous mêmes est la source de tous nos égaremens et de nos discordes. Lorsque nous ne tenons pas a nous mêmes par des goûts solides, nous tenons a tout. C'est dans la solitude ou la verité donne ses leçons, ou la raison nous éclaire

éclairer et où nous apprenons à rabatre
 du prix des choses que notre imagi-
 nation nous surfait. Lorsque nous
 nous occupons de bonnes lectures, il
 se fait insensiblement en nous une
 nourriture solide et délicate qui coule
 dans nos mœurs.

Il y avoit autrefois des maisons où
 il étoit permis de penser et de parler
 et où les Muses vivoient en société avec
 les Graces. On y alloit prendre des
 leçons de politesse et de délicatesse, et
 les plus grandes Princesses s'y trou-
 voient honorées du commerce des gens
 d'esprit.

Madame Henriette d'Angleterre, qui
 étoit un modèle de graces, servoit d'ex-
 emple. Sous un visage riant et sous
 un air de jeunesse qui ne sembloient
 promettre que des jeux, elle cachoit
 un grand sens et un esprit sérieux.
 Lorsqu'on traitoit ou disputoit avec
 elle,

elle, elle oublioit son rang et ne sem-
 bloit élevée que par sa raison. ~~X~~ Enfin *et l.*
 on ne croyoit avancer dans l'agrément
 et dans la perfection qu'autant qu'on
 avoit scû plaîre a Madame. L'hôtel
 de Rambouillet, tant honoré dans le
 Siècle passé, seroit ridicule dans le
 nôtre. ~~X~~ On sortoit de ces maisons
 comme des repas de Platon, ou l'âme
 étoit nourie et fortifiée. Ces plaisirs
 spirituels ne coutoient rien aux mœurs
 ny a la fortune; car les dépenses *l'acte*
 d'esprits n'ont jamais ruiné personne
 ny ne trahissent de regrets a leur fuite. ~~X~~
 Les jours couloient dans l'innocence
 et dans la paix. Mais a présent que
 ne faut il pas faire pour l'emploi du
 tems et pour l'amusement d'une
 journée? Quelle multitude de gouts
 se succèdent les uns aux autres! la
 table, le jeu, les spectacles, les visites.
 Quand le luxe est en crédit, le veritable
 honneur perd le sien. *t*

A présent on ne cherche que ces maisons où regne un luxe honteux. Le maître de la maison, que vous honorez, quand vous l'abordez, songez que c'est souvent l'injustice et le larcin que vous saluez. Sa table, dites vous est somptueuse et délicate ; ses meubles sont d'un gout exquis ; la magnificence regne chez lui ; tout y est poli, tout y est orné, hors l'âme du maître. Il oublie, dites vous, ce qu'il est. Eh, comment ne l'oublieroit il pas ? vous l'oubliez vous même. C'est vous qui baissez sur ses yeux le rideau de l'oubli et de l'orgueil. Voilà les inconvénients pour les deux sexes, on conduit l'éloignement des lettres et du sçavoir : car les Muses ont toujours été l'Azile des mœurs.

Les femmes ne pourroient elles pas dire aux hommes : Quel droit avez vous de nous défendre l'étude des sciences et des beaux arts ? Celles, qui
s'y

s'y font attachées, n'ont elles pas reussi dans l'agréable et même dans le sublime ? Si les œuvres et les poësies de certaines dames avoient le mérite de l'antiquité, vous les regarderiez avec la même admiration que les ouvrages des anciens a qui vous faites justice. X

Un auteur très respectable donne aux femmes, tous les agréments de l'imagination. Ce qui est de gout, dit il, est de leur ressort et elles sont ~~leurs~~ juges de la perfection de la langue. Plusieurs autres célèbres auteurs n'ont pas été moins honnêtes a leur égard. L'avantage n'est pas médiocre. X a.

Que ne doit on pas a l'imagination ? Quels agréments ne produit elle pas ? c'est elle qui fait les poëtes et les orateurs. Rien ne plait tant que ces imaginations vives, délicates et remplies d'idées riantes. X Si on joint la force a l'agrément, elle domine, elle force l'ame

life l'ame, la subjugué, la détermine et l'entraîne ; car nous cedons pour l'ordinaire plus aisément a l'agrément qu'a la vérité. L'imagination est la source et la gardienne de nos plaisirs. Son feu nous anime, nous excite et ce n'est qu'a elle qu'on doit l'agréable illusion des passions. Toujours d'intelligence avec le cœur, elle sçait lui fournir toutes les erreurs dont il a besoin. Elle a droit aussi sur le tems ; elle nous rappelle les plaisirs passés et nous fait jouir par avance de tous ceux que l'avenir nous promet ; elle nous donne ces joÿes sérieuses qui ne plaisent qu'a l'esprit ; toute l'âme est en elle et dès qu'elle se refroidit, tous les charmes de la vie disparoissent. *fin*

Entre les avantages, qu'on donne aux femmes, on prétend qu'elles ont un gout fin pour juger de toutes choses d'agrément. Un dame d'une profonde érudition a prétendu que le gout est
une

une harmonie, un accord de l'esprit et de la raison, et qu'on en a plus ou moins, selon que cette harmonie est plus ou moins juste. ✕ Une autre a prétendu que le gout est une union du sentiment et de l'esprit et que l'un et l'autre, d'intelligence, forment ce qu'on appelle jugement. Ce qui fait croire que le gout tient plus du sentiment que de l'esprit, c'est qu'on ne peut rendre raison de ses goûts, parce qu'on ne sçait pas pourquoi on sent : mais on rend toujours raison de ses opinions et de ses connoissances. ✕ Il n'y a aucun rapport ny de liaison nécessaire entre les goûts. Ce n'est pas les mêmes choses entre les vérités. Je croi donc pouvoir amener toute personne intelligente a mon avis et Je ne suis jamais sûr d'amener une personne sensible a mon gout. ✕ Je n'ai pas d'attraits pour l'attirer a moi. Rien ne se tient dans les goûts ; tout vient de la disposition des organes et de rapports qui se trouve entr'eux.

entr'eux et les objets. Il y a cependant une justesse de gout, comme il y a une justesse de sens. La justesse de gout juge de ce qui s'appelle agrément, sentiment, bienfaisance, délicatesse ou fleur d'esprit ~~X~~ si on ose parler ainsi, qui fait sentir dans chaque chose la mesure qu'il faut garder. Mais comme on n'en peut donner de règle certaine, on ne peut convaincre ceux qui y font des fautes : puisque le sentiment ne les avertit pas, on ne peut les instruire. De plus le gout a pour objet des choses si délicates, si fines, si délicés et si imperceptibles, qu'il échape aux règles. C'est un don de la nature, il ne s'acquiert pas. ~~X~~ Le gout est d'une grande étendue ; il met de la finesse dans l'esprit et fait appercevoir d'une manière vive et prompte, sans qu'il en coute rien a la raison, tout ce qu'il y a a voir dans chaque chose ~~X~~ Je croi que c'est ce que veut dire Montagne, quand il prétend que les femmes ont un esprit plein

L'ame

C'est la

a

plein fautier. Quant au cœur, le gout donne des sentiments délicats, et quant a la société, une certaine politesse attentive qui apprend a ménager l'amour propre des personnes avec lesquelles on vit. ✕

Je croi que le gout dépend de ces deux choses, d'un sentiment très délicat dans le cœur et d'une grande justesse dans l'esprit. Il faut avouer que les hommes ne connoissent pas la grandeur de l'avantage qu'ils cèdent aux femmes, lorsqu'ils leur passent l'esprit du gout.

✕ Ceux, qui attaquent les femmes, prétendent que l'action de l'esprit, qui consiste a considérer un objet, est bien moins justes dans les femmes, parceque le sentiment, qui les domine, les distrait et les entraîne. Assurément l'attention est nécessaire; elle fait naître la lumière, approche les idées et les met a la portée de l'esprit. Chez les femmes les idées s'offrent

by fra
which

frent d'elles mêmes et s'arangent plutôt
 par sentiment que par réflexion. ~~X~~ La
 nature raisonne pour elles et leur en
 épargne tous les frais. Je ne pense pas
 que le sentiment nuise à l'entendement, ~~f~~
 il fournit de nouveaux esprits qui illu-
 minent de manière que les idées se pré-
 sentent plus vives, plus nettes et plus
 démêlées, et pour preuve de ce que je dis,
 c'est que toutes les passions sont élo-
 quentes. ~~X~~ Nous allons aussi sûrement à
 la vérité par la force et la chaleur des
 sentiments que par l'étendue et la justesse
 des raisonnements, et nous arrivons tou-
 jours par eux plus vite au but, dont il
 s'agit, que par les connoissances. ~~X~~ La
 persuasion du cœur est au dessus de
 celle de l'esprit, puisque souvent notre
 conduite en dépend. C'est à notre
 imagination et à notre cœur que la
 nature a confié la conduite de nos
 actions et de ses mouvements.

a.

✓

La

La sensibilité est une disposition de l'âme qu'il est avantageux de trouver dans les autres. On ne peut faire aucun acte d'humanité ny de gènérosité sans sensibilité. Un seul sentiment, un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'âme que toutes les sentences des philosophes. La sensibilité secoure l'esprit et sert la vertu. Il faut convenir que les agréments se trouvent chez les personnes de ce caractère. Les graces vives et soudaines, dont parle Plutarque n'appartiennent qu'a elles.

Une dame, qui a été un modèle d'agrément, peut servir de preuve a ce que j'avance. On demandroit un jour a un homme d'esprit, qui étoit de ses amis, ce qu'elle faisoit et ce qu'elle pensoit dans sa retraite. Elle n'a jamais pensé, repondit il, elle ne fait que sentir. Tous ceux, qui l'ont connue, conviennent qu'elle étoit la plus séduisante personne du monde et
que

que les goûts ou plutôt les passions se rendoient maîtres de son imagination et séduisoient sa raison d'une telle manière que ses goûts étoient toujours justifiés par la raison et respectés par ses amis. ~~X~~ Aucun de ceux, qui l'ont connue, n'a osé la condamner qu'en cessant de la voir, parce qu'elle n'avoit jamais tort en présence. Cela prouve que rien n'est plus fort ny plus dominant que la supériorité de l'esprit, qui naît de la sensibilité du cœur et de la force de l'imagination, parceque la persuasion marche toujours à sa suite. ~~X~~

Les femmes d'ordinaire ne doivent rien à l'art. Pourquoi trouver mauvais qu'elles aient un esprit qui ne leur coute rien? Nous détruisons et gâtons toutes les dispositions que la nature leur a donné. Nous négligeons leur éducation ; nous n'occupons leur esprit à rien de solide, et le cœur s'en ressent ; nous les destinons à plaire et

105

elles ne nous plaisent que par leurs graces ou par leurs vices. ~~X~~ Il semble que les femmes ne soient faites que pour être un spectacle agréable aux yeux des hommes. ~~X~~ Comme elles n'ont d'autre soin que de cultiver leurs agréments, elles se laissent aisément ~~+~~ entraîner au penchant de la nature, elles ne se défendent contre les passions et se refusent pas a des goûts qu'elles ne croient pas avoir reçus de la nature pour les combattre. ~~X~~

Ce qu'il y a de singulier, c'est que formant les femmes pour l'amour, on leur en défend l'usage. Il faudroit prendre parti. Si on ne les destine qu'à plaire, on ne doit pas leur défendre l'usage de leurs agréments. Si les hommes veulent qu'elles soient raisonnables et spirituelles, qu'ils ne les abandonnent et qu'ils ne les négligent pas lorsqu'elles n'ont que cette sorte de mérite : ~~X~~ Mais ils exigent d'elles un mélange

Contra l'usage
par (129)

mélange et un ménagement de ces qualités qu'il est difficile d'attraper et de réduire a une mesure juste. On veut qu'elles aient de l'esprit, mais pour le cacher, l'arrêter et l'empêcher de rien produire. Elles ne sauraient lui donner l'effort, qu'il ne soit aussitôt rappelé par ce qu'on appelle bienséance. La gloire, qui est l'âme et le soutien de toutes les productions de l'esprit, leur est refusée. On ôte a leur esprit tout objet et toute espérance; on l'abaisse et si j'ose me servir de l'expression de Platon, on lui coupe les ailes. Il est étonnant qu'il leur en reste encore.

Les femmes ont pour elles une grande autorité, c'est St. Evremond. Lorsqu'il a voulu donner un modèle de perfection, il ne l'a pas placé chez les hommes. Je croi, dit il, moins impossible de trouver dans les femmes la Saine raison des hommes que dans les hommes les agréments des femmes.

K

Je

Je demande aux hommes de la part de tout le sexe ; Que voulez vous de nous ? Vous souhaitez tous de vous unir a des personnes estimables, d'un esprit vif, aimable, enjoué, et d'un cœur droit, tendre et sincère. Permettez leur donc l'usage des choses qui perfectionnent la raison. Ne voulez vous que des graces qui favorisent les plaisirs ? Ne vous plaignez donc pas, si les femmes étendent un peu loin l'usage de leurs charmes. X

part
Mais pour donner aux choses le rang et le prix qu'elles méritent, distinguons les qualités estimables d'avec les agréables. Les estimables sont réelles et intrinsèques aux choses, et, suivant les loix de la justice, ont un droit naturel sur notre estime. Les qualités agréables, qui ébranlent l'âme, qui donnent de si douces impressions, qui séduisent et flatent les sens, ne sont pas réelles, ny propres a l'objet. X

a la disposition de nos organes, a la puissance et a la vivacité de nôtre imagination. Cela est si vrai, qu'un même objet ne fait pas les mêmes impressions sur tous les hommes et que souvent les sentimens changent, sans qu'il y ait rien de changé dans l'objet. †

Les qualités extérieures ne peuvent être aimables par elles mêmes : elles ne le sont que par les dispositions, qu'elles trouvent en nous. L'amour ne se mérite pas, il échape aux plus grandes qualités. ✕ Seroit il donc possible que le cœur ne pût dépendre des loix de la justice et qu'il ne fût soumis qu'a celles du plaisir ? Quand les hommes voudront, ils réuniront toutes ces qualités et ils trouveront des femmes aussi aimables que respectables. Ils prennent sur leur bonheur et sur leur plaisir, Lorsqu'ils les dégradent. Mais de la manière, dont elles se conduisent a présent, les mœurs y ont infiniment

perdu et les plaisirs n'y ont pas beaucoup gagné. ✓ X

Tout le monde convient qu'il est nécessaire que les femmes se fassent estimer : mais n'avons nous besoin que d'estime ? ne nous manqueroit il plus rien ? Nôtre raison nous dira que cela doit suffire : mais d'ordinaire nous sacrifions aisément les droits de la raison pour ceux du cœur. Il faut prendre la nature comme elle est. Les qualités estimables ne nous plaisent qu'autant qu'elles peuvent nous devenir utiles : mais les qualités aimables nous sont aussi nécessaires pour occuper nôtre cœur ; car nous avons autant besoin d'aimer que d'estimer. On se lasso d'admirer, si l'objet, qu'on admire, n'est aussi fait pour plaire. Ce n'est pas assez que les femmes plaisent aux hommes, il semble qu'elles soient obligées de les toucher, le mérite n'est pas brouillé avec les graces : lui seul

a droit de les fixer : sans lui elles sont légères et fugitives. De plus la vertu n'a jamais enlaidi personne : cela est si vrai que la beauté, sans mérite et sans esprit, est insipide, et que le mérite sert d'excuse a la laideur.

Je ne fais pas consister l'aimable sentiment dans les qualités extérieures ; Je lui donne plus d'étendue. Les Espagnols disent que la beauté est comme les odeurs, dont l'effet est de peu de durée : on s'y accoutume, on ne les sent plus. Mais des mœurs, un esprit fin et juste, un cœur droit et sensible sont des beautés ravissantes et toujours nouvelles. A présent nos plaisirs sont moins vifs et moins délicats, parceque nos mœurs sont moins pures. Examinons a qui l'on doit s'en prendre.

On attaque depuis long tems la conduite des femmes ; on prétend qu'elles

elles n'ont jamais été si dérèglées qu'elle le font a présent ; qu'elles ont banni la pureté de leur cœur et les bienfaisances de leur conduite. Je ne sçai si on n'a pas quelque raison. Je pourrois cependant dire qu'il y a long tems qu'on se plaint des mêmes choses ; qu'un Siècle peut être justifié par un autre, et, pour sauver le présent de la rigueur de la censure, Je pourrois vous renvoyer au passé. Les mœurs se ressembtent dans tous les tems, la seule différence est qu'elles se montrent sous des formes différentes. Comme l'usage n'a droit que sur les choses exterieures et ne s'étend pas sur les sentimens, il ne redresse pas la nature ; Il n'ôte pas les besoins du cœur et les passions sont toujours les mêmes.

Les hommes se font ils acquis par la pureté de leurs mœurs le droit d'attaquer celles des femmes ? La main sur la conscience ; les deux sexes n'ont
ils

however

ils rien a se reprocher ? Ils contribuent également a la corruption de leur Siècle. ~~Il~~ Il faut pourtant convenir que les manières sont changées, la galanterie est bannie et personne n'y a gagné. Les hommes se sont séparés des femmes et ont perdu cette politesse, cette douceur et cette fine délicatesse qui ne s'acquiert que dans leur commerce. Les femmes aussi, ayant moins de commerce avec les hommes, ont perdu le desir de plaire par des manières douces et modestes, et c'étoit pourtant la véritable source de leurs agréments. †

aprea

La nation Françoisse a beaucoup perdu de l'ancienne galanterie : mais aucune autre ne l'avoit n'y poussé plus loin n'y plus épurée. Les hommes en ont fait un art de plaire, et ceux, qui s'y sont exercés et qui en ont acquis une grande habitude, ont des règles certaines, lorsqu'ils s'adressent a des personnes foibles. Les femmes se sont fait

any one

fait des règles pour leur résister. Comme elles jouissent d'une grande liberté en France et n'ont d'autres gardiens que leur pudeur et les bien-séances, elles ont scû opposer leur devoir aux impressions de l'amour. C'est des desirs et des desseins des hommes, de la pudeur et de la retenue des femmes que se forme ce commerce délicat qui polit l'esprit et qui épure le cœur. Car l'amour perfectionne les âmes bien nées. Il faut convenir qu'il n'y a que la nation Française qui se soit fait un art délicat de l'amour.

Les Espagnols et les Italiens l'ont ignoré. Comme les femmes de leurs pays sont presque toujours enfermées et ne se montrent qu'à travers les grilles et les jaloussies, les hommes ne mettent leur application qu'à surmonter les obstacles extérieurs, et quand il les ont surmontés, ils n'en trouvent plus

plus dans la personne aimée. L'amour, qui s'offre, n'est guères piquant. Il semble que ce soit l'ouvrage de la nature et non celui de l'amant. ✕

En France on sçait faire un meilleur usage du tems. Comme le cœur est de la partie et comme souvent parmi les honnêtes personnes on a de commerce qu'avec lui, il est regardé comme la source de tous les plaisirs. ✕ C'est aussi aux sentimens a qui nous devons tous nos romans si pleins d'esprit, si épurés et qui sont ignorés des nations dont Je parle. Un Espagnol, en lisant les conversations de Clelie, disoit : voila bien de l'esprit mal employé. ✕ Dès qu'on ne sçait faire qu'un usage de l'amour, le roman est court. En retranchant la galanterie, on passe sur la délicatesse de l'esprit et des sentimens.

Les Espagnoles sont vives et emportées ; elles sont a l'usage des sens
et

et non a celui du cœur. X C'est dans la résistance que les sentimens se fortifient et acquièrent de nouveaux degrés de délicatesse. La passion s'affoiblit et s'éteint, lorsqu'elle est satisfaite, et l'amour, sans desirs et sans craintes, est sans âme.

Sans contredit l'amour est le premier plaisir, la plus douce et la plus flatteuse de toutes les Illusions. Puisque ce sentiment est si nécessaire au bonheur des humains, il ne faut pas le bannir de la société, il faut seulement apprendre a le conduire, a le menager et a le perfectionner. X

Il y a tant d'écoles établies pour cultiver l'esprit : pourquoi n'en pas avoir pour cultiver le cœur ? C'est un art qui a été bien négligé. Cependant les passions sont des cordes qui ont besoin de la main d'un grand maître pour être touchées. X Echape t'on a qui sçait remuer

remuer les ressorts de l'âme par ce qu'il
 y a de plus vif, de plus fort et de plus
 séduisant ? X

L'amour n'étoit pas décrié chez les
 anciens comme il l'est a présent. X Pour-
 quoi l'avilissons nous ? Que ne lui
 laissons nous toute sa dignité ? Platon
 a un grand respect pour ce sentiment.
 Lorsqu'il en parle, son imagination
 s'échauffe, son esprit s'illumine et son
 style s'embellit. Lorsqu'il parle d'un
 homme touché ; cet amant, dit il,
 dont la personne est sacrée.—Il appelle
 les amants des amis divins et inspirés
 par les dieux. X Le prôpre d'un veri-
 table amour est de donner de la timi-
 dité. Cette timidité marque une sorte
 de respect. Ainsi Platon n'avoit pas
 tort de respecter l'amour. Est il une
 comédie, un roman, une tragédie ou
 l'amour ne soit introduit ? Retirez
 en ce sentiment, vous en ôtez l'intérêt.
 Pourquoi rougiroit-on de sentir ses
 feux ?

Stalhou

seux ? Les plus grands hommes, les gens les plus vertueux eux mêmes ne peuvent s'en garantir. Qu'importe la censure des Bigots et des prudes : Les honnêtes gens plaignent les amants.

Les anciens ne croyoient pas que le plaisir dût être le premier objet de l'amour. Ils étoient persuadés que la vertu en devoit être le soutien. Nous en avons banni les mœurs et la probité ; et c'est la source de tous les malheurs. ✱ La plupart des hommes d'aprèsent croit que les serments, que l'amour a dictés, n'obligent à rien. La morale et la reconnoissance ne défendent pas les sens contre les amorces de la nouveauté. Presque tous aiment par caprice et changent par tempérament. ✓ ✱

Ce que l'amour fait souffrir n'apprend pas toujours à s'en passer ; il n'apprend

n'apprend qu'a le déplorer. Voyons ce que nous pouvons en faire. Examinons la conduite des femmes en amour et leurs différentes caractères. X

Il y en a de bien des sortes. Il y a des femmes qui ne cherchent et ne veulent que les plaisirs de l'amour; d'autres qui unissent l'amour avec les plaisirs; et quelques unes qui ne reçoivent que l'amour et rejettent tous les plaisirs.

Je passerai légèrement sur le premier caractère. Celles la ne cherchent dans l'amour que les plaisirs des sens, que celui d'être fortement occupées et entraînées et que celui d'être aimées. Enfin elles aiment l'amour et non l'amant. Ces personnes se livrent a toutes les passions les plus ardentes. Elles ne sont occupées que du jeu, de la table: tout ce qui porte la livrée du plaisir en est bien reçu.

J'ai

J'ai toujours été étonnée qu'on pût associer d'autres passions à l'amour ; qu'on laissât du vuide dans son cœur et qu'après avoir tout donné on ne fût pas uniquement occupé de ce qu'on aime. Ordinairement les personnes de ce caractère perdent toutes les vertus en perdant leur innocence, et lorsque leur gloire est une fois immolée, elles se mettent tellement au-dessus des préjugés, qu'elles ne ménagent plus rien. Un jour on faisoit des reproches à Madame de **** qui violoit toutes les loix de la bienséance. Je veux, disoit elle, jouir de la perte de ma réputation. Celles, qui suivent de pareilles maximes, rejettent toutes les vertus de leur sexe. Elles les regardent comme un usage de politique auquel elles tachent de se soustraire.

Quelques unes croient qu'il suffit de montrer quelque dehors pour satisfaire à leur devoir et dérober leur foiblesse.

bleffe. Elles abjurent les principes pour éluder les remords et appellent du décret de tous les hommes. Pendant toute leur vie elles passent de foiblesse en foiblesse et ne sentent jamais. ✓

Lorsqu'une femme a banni de son cœur cet honneur tendre et délicat, qui doit être la règle de sa conduite, qu'elle tremble pour les autres vertus ; elles sont à leur agonie. Quel privilège ont elles pour être respectées ? leur doit on plus qu'à son propre honneur ? Ces caractères là ne sont jamais aimables. On ne trouve en elles ny pudeur ny délicatesse ; elles se font une habitude de galanterie ; elles ne savent pas allier la qualité d'ami à celle d'amante. ✕

Comme elles ne se proposent que les plaisirs et non l'union des cœurs, elles manquent à tous les devoirs de l'amitié. Voilà l'amour d'usage en ce Siècle.

Il est une sorte de femmes galantes,
 qui se livrent au plaisir d'aimer, ~~X~~ qui
 ont sçu conserver les principes de l'hon-
 neur, qui n'ont jamais rien pris sur les
 bienséances, qui se respectent, mais que
 la violence de leur passion entraîne.
 Il en est qui connoissent toute leur
 foiblesse, qui ne s'y prêtent pas et qui
 y résistent, mais enfin l'amour est le plus
 fort. ~~X~~ J'ai connu une femme de beau-
 coup d'esprit à qui je faisois quelque fois
 de petits reproches par l'intérêt que j'y
 prenois. N'avez vous jamais senti, me
 disoit elle, la force de l'amour ? ~~X~~ Je me
 sens liée, garottée, entraînée : Ce sont
 les fautes de l'amour et non les miennes.
 Montagne nous peint ses dispositions,
 lorsqu'il étoit touché—— Je me sen-
 tois, dit il, enlevé tout vivant et tout
 voyant. ~~X~~ Je voyois ma raison et ma
 conscience se retirer, se mettre à part, et
 le feu de mon imagination me mettoit
 hors de moi même—— J'ai toujours
 cru qu'il n'y a pas d'honnête personne
 qui

qui ne soit à plaindre et ne doive craindre de se trouver en cet état.

Il y a des femmes qui ont une autre forte d'attachement. On ne peut les dire galantes : Cependant elles tiennent à l'amour par les sentimens ; elles sont sensibles et tendres et elles sont susceptibles des passions. Mais comme elles respectent les vertus de leur sexe, elles sont en garde contre les passions et rejettent les engagements considérables. La nature les a faites pour aimer. Leurs principes s'opposent aux attraits de l'amour, les préjugés combattent les mouvemens de la nature et la raison les maintient dans leur devoir. Mais comme l'usage n'a des droits que sur la conduite et ne peut rien sur le cœur, plus leurs sentimens sont retenus, plus ils sont puissants.

Ceux des femmes galantes ne sont ni vifs ni durables ; ils s'usent comme

L

ceux

ceux des hommes, en les exerçant. On trouve bientôt la fin d'un sentiment, lorsqu'on se permet tout. La jouissance les émousse et l'habitude au plaisir achève de les détruire. Les plaisirs des sens prennent toujours sur la sensibilité du cœur et ce qu'on en retranche retourne aux plaisirs de la tendresse.

Si on veut trouver une imagination vive et ardente, une âme profondément occupée, un cœur sensible et bien touché, il faut s'adresser aux femmes d'un caractère raisonnable. Si on ne trouve de bonheur et de repos que dans l'union des cœurs ; si on est sensible au plaisir d'être ardemment aimé et si on veut jouir de toutes les délicatesses de l'amour, de ses desirs, de ses craintes, de ses impatiences et de ses mouvements si purs, si tendres et si doux, qu'on soit persuadé qu'ils ne se trouvent que chez les personnes modestes, retenues et qui se respectent. + De

De plus ne sent on pas la nécessité d'estimer ce qu'on aime ? Quel charme, quelle douceur, quelle paix cela ne met il pas dans un commerce ? Lorsqu'on peut se persuader qu'on est aimé et qu'on voit, a n'en pas douter, que c'est a la vertu qu'on sacrifie les desirs de son cœur, cela n'établit il pas la confiance de tout le reste ? Les refus de chasteté, dit, Montagne, ne déplaisent jamais.

Les hommes ne connoissent pas leurs intérêts, Lorsqu'ils cherchent a gagner le cœur et l'esprit des personnes qu'ils aiment. Il y a un plaisir plus délicat, plus touchant et plus durable que la liaison des sens : c'est l'union des cœurs X ce panchant secret et irrésistible qui nous mene et nous entraine vers l'objet que nous aimons, X cet épanchement de l'ame et cette certitude qu'il y a au monde une personne qui ne vit que pour nous et qui feroit tout

pour nous sauver le plus petit chagrin. L'amour, dit Platon, est entrepreneur de grandes choses : il conduit dans le chemin de la vertu et ne souffre aucune foiblesse. Voilà la preuve du véritable amour. ✓

A Lacédémone, lorsqu'un homme avoit commis une faute, ce n'étoit pas lui qu'on punissoit, mais la personne qui l'aimoit. On la croÿoit coupable des fautes de la personne aimée, Les Lacédémoniens croÿoient que l'amour, dont Je parle, est l'appuy le plus sûr de la vertu. Plusieurs exemples le confirment. X Combien d'amants ont demandé a combattre en présence de leurs maîtresses et ont fait des choses incroyables. X Voilà le motif par lequel les honnêtes personnes se permettent d'aimer. X Elles sont persuadées qu'en s'unissant a un homme de mérite, elles seront soutenues et conduites dans le sentier de la vertu par des principes,
par

par des conseils, par des préceptes et par des exemples. Rarement les femmes entr'elles jouissent du doux lien de l'amitié. C'est la similitude des dispositions, c'est le besoin qui les unit et non les sentiments. La plupart ne la connoit pas et n'en est pas digne.

Il y a un gout dans la parfaite amitié, ou ne peuvent atteindre les caractères médiocres, dit Monsieur de la Bruyère. Les femmes ne peuvent pas sentir leur cœur. Que faire de ce fond de sentiments et de ce besoin qu'elles ont d'aimer et d'être aimées ? Les hommes en profitent. Rien n'est si précieux ny si durable que cette sorte d'amour, quand on y a associé la vertu. Il met de la décence dans les pensées, de la noblesse dans la conduite et de la générosité dans les sentiments. Le Tasse nous donne un modèle de délicatesse dans la personne d'Olindé. Il dit que cet amant désire beaucoup,
 espere

espère peu et ne demande rien. Cet amour peut se suffire à lui même : il est sa propre récompense.

La majeure partie des hommes n'aime que d'une manière vulgaire : ils n'ont qu'un objet. Ils se proposent un terme dans l'amour, ou ils espèrent d'arriver après bien des misères : ils ne se reposent que sur les plaisirs. Je suis toujours étonnée qu'on ne veuille pas raffiner sur le plus délicieux sentiment que nous ayons. Ce qu'on appelle le terme de l'amour est peu de chose. Pour un cœur tendre et délicat, il y a une ambition plus noble et plus élevée. C'est de porter nos sentiments et ceux de la personne aimée au plus haut degré de délicatesse et de les rendre de jour en jour plus tendres, plus vifs et plus occupants. De la manière dont on se conduit aujourd'hui, l'amour languit dès son berceau, s'éteint avec les desirs et disparoit quand il n'y a plus

plus d'esperance. Ce qu'il y a de plus doux, de plus touchant est ignoré. ~~X~~ Il n'y a rien de borné dans l'amour que pour les âmes bornées. Quelques hommes ont l'idée de ces engagements et généralement les femmes n'en font pas dignes. ✓

L'amour se règle sur les dispositions qu'il trouve. Il prend le caractère des personnes qu'il occupe. Quant aux cœurs sensibles a la gloire et au plaisir, comme ces deux sentiments se combattent, l'amour les accorde. ~~X~~ Il prépare, il épure les plaisirs pour les faire recevoir aux âmes fières et il leur donne pour objet la délicatesse du cœur et des sentiments. Il a l'art de les élever et de les ennoblir. Il inspire a l'esprit une hauteur et une dignité, qui les sauve des abaissements de la volupté. ~~+~~ Il les justifie par l'exemple, il les déifie par la poésie ; enfin il fait si bien que
nous

une nous les jugeons dignes d'estime, ou tout au moins d'excuse. *X*

Ces caractères fièrs coutent plus a l'amour pour les assujettir, les personnes qui ont de la gloire dans le cœur souffrent dans les engagements. Il y a toujours une image de servitude attachée a l'amour, La tendresse prend sur la gloire des femmes. *X* Quant a celles, qui ont été bien élevées et a qui on a inspiré de bons principes, les préjugés se sont profondément gravés ; quand il faut déplacer de pareilles idées, ce n'est pas le travail d'un jour. Rarement elles sont heureuses. Entraînées par le cœur, déchirées par leur gloire, l'un de ces sentimens ne subsiste plus qu'au dépens de l'autre. *X* Il leur en coutetoujours et ce sont ordinairement les plus aimables conquêtes. Un amant sent l'effort et la résistance que le devoir oppose a leur tendresse. Il jouit du plaisir secret de sentir tout son pouvoir

pouvoir, la conquête est plus grande et plus flatteuse. Ces femmes ont plus à perdre : on leur coute d'avantage.

Il y a toujours une sorte de cruauté dans l'amant et dans l'amour. Les plaisirs de l'amant ne se prennent que sur les douleurs de l'amante. L'amour se nourrit de larmes. X

Ce qui rend ces caractères plus aimables, c'est qu'il y a plus de fureté. Quand ces femmes se sont une fois engagées, c'est pour la vie, moins que les mauvais procédés ne les dégagent. Elles se font un devoir de leur amour ; elles le respectent ; elles sont fidèles et délicates X elles ne manquent à rien. X Le sentiment de la gloire, qui les occupe, tourne au profit de l'amour, puisqu'elles en font plus tendres, plus vives et plus appliquées. X Un amant aimable, qui a de la gloire songe à se faire estimer, et l'amour, qui y met

la

la dernière main, le perfectionne. Les femmes sont plus délicates que les hommes en fait d'attachement ; mais les hommes sont plus solides. Il n'appartient qu'à elles, dit Mr. de la Bruyère, de faire lire en un seul mot tout un sentiment. Le même auteur a dit que les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent et s'en détachent par les mêmes faveurs. Les inconveniens des caractères fièrs sont d'être absolus, susceptibles et aisés à blesser. Ces femmes sentent leur prix, elles exigent plus.

Les caractères sensibles et mélancoliques trouvent des charmes et des agrémens infinis dans l'amour et en font sentir. Il y a des plaisirs à part pour les cœurs tendres et délicats. Ceux, qui ont vécu de la vie de l'amour savent combien leur vie étoit animée ; mais leur manque t'il, ils ne vivent plus. L'amour fait toute sorte de biens et de maux.

Les

Les personnes mélancoliques sont plus propres pour l'amour qu'aucune autre. X Qui dit amoureux, dit triste; mais il n'appartient qu'à l'amour de donner des tristesses agréables. Ces caractères ne sont occupés et ne vivent que pour ce qu'ils aiment. X Ils estiment tant leur amour qu'ils cherchent la solitude pour y rêver et ils seroient mortellement touchés qu'on vînt les y troubler. Les grottes, les bocages, les forêts sont autant d'aziles pour leur amour. Tout retentit des sons de leurs tendres gémissements. X Enfin il semble qu'ils sont leurs plus doux plaisirs d'enchérir leurs douleurs. Ces caractères croient ne jamais assez aimer, ils se forgent chaque jour de nouvelles chaînes. Toute compagnie les gêne, leur est insupportable, hors la présence de l'objet aimé. Comme ces femmes sont susceptibles de l'amour le plus violent. Elles sont sujettes aux plus grandes foiblesses, et lorsque leur passion

sion et leur feu se ralentissent, la reflexion les accable, les remords les poignent.

Opposez à ce caractère, pour en connoître le prix, celui qui lui est contraire. Voyez les femmes, qui sont livrées au jeu, aux plaisirs, aux spectacles. Que ne leur faut il pas pour l'emploi du tems ? Si elles peuvent employer une journée, sans qu'elles aiment ; n'est ce pas autant de pris sur le gout principal ? Les femmes n'ont qu'une portion d'attention et de sentiment. Lorsqu'elles se livrent aux objets extérieurs, la passion s'affoiblit, le sentiment s'émousse, l'ardeur se ralentit. Les desirs ne sont ils pas plus vifs, plus tendres et plus ardens, dans la retraite ? La dissipation est un antidote à l'amour, un cœur passionnément amoureux recouvre bientôt sa liberté au milieu du grand monde.

Il y a des plaisirs qui ne sont faits que pour les âmes délicates et attentives. L'amour est un Dieu jaloux qui ne souffre aucune rivalité. Les femmes en général prennent l'amour comme un amusement, s'y prêtent, mais ne s'y donnent pas. Elles en ont toutes quelque idée : mais peu d'entr'elles connoissent ces sentiments profonds qui occupent l'âme d'une tendre amante.

Mademoiselle Scudery dit que la mesure du mérite se tire de l'étendue du cœur et de la capacité qu'on a d'aimer, avec une pareille règle le mérite des femmes d'a présent seroit bien léger.

Enfin celles, qui sont destinées à vivre d'une vie de sentiment, sentent que l'amour est aussi nécessaire à la vie de l'esprit, que les aliments le sont à celle du corps. Mais notre amour ne sauroit être heureux, s'il n'est limité. Quand il ne nous coute n'y vertu, n'y bienfaisance

bienfiance, nous jouïssons d'un bonheur sans interruption ; nos sentiments sont profonds ; nos joÿes sont pures ; nos espérances sont flatueuses ; nôtre imagination est agréablement remplie, nôtre esprit vivement occupé et nôtre cœur touche. Il y a dans cette sorte d'amour des plaisirs sans douleur et une espèce d'immensité de bonheur qui anéantit tous les malheurs et les fait disparaître. L'amour est a l'âme ce que la lumière est aux yeux. Il écarte les peines comme la lumière dissipe les ténèbres. Madame de **** disoit que les beaux jours, que donne le soleil, ne sont que pour le peuple ; mais que la présence de ce qu'on aime fait les beaux jours des honnêtes gens. Ceux, qui sont destinés pour une vie si heureuse, sont dans le monde comme s'ils n'y étoient pas et ne s'y prêtent que pour des instants. Rien ne les intéresse, que ce qu'ils sentent. Rien ne peut les remplir que leur amour. Tout autre objet leur devient

devient étranger. Il semble qu'ils ne voient la société qu'à travers un nuage.

L'esprit que l'amour donne est vif et lumineux : il est la source des agréments. Mr. de la Bruyère dit, rien ne peut plaire à l'esprit qu'il n'ait passé par le cœur.

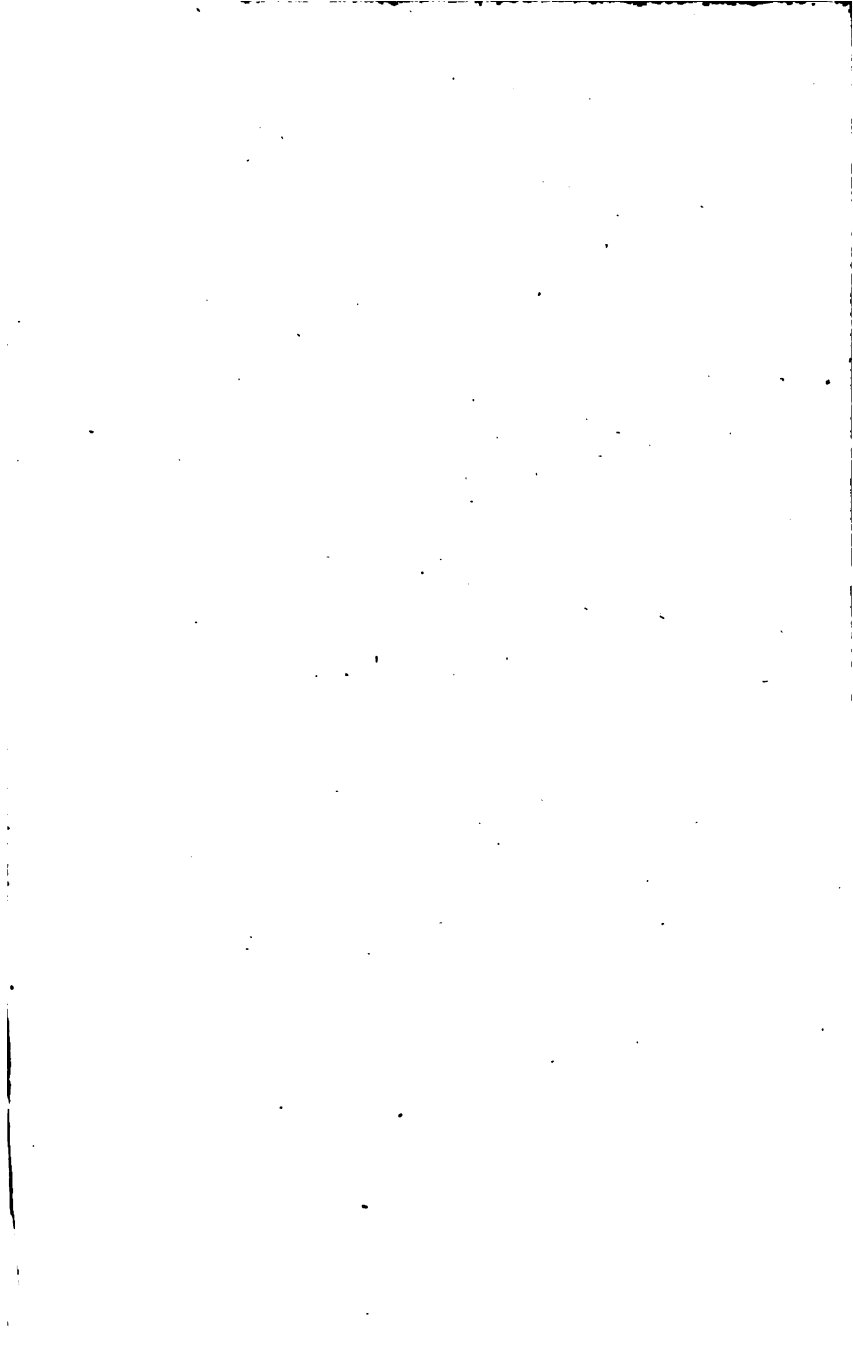
La différence de l'amour aux autres plaisirs est aisée à faire à ceux qui en ont été touché. Presque tous les plaisirs ont besoin, pour être senti, de la présence des objets : La musique, la bonne chère, les spectacles. Il faut que ces plaisirs soient présents pour faire impression, pour rappeler l'âme à eux et la tenir attentive. Nous avons en nous une disposition pour les goûter, mais ils sont hors de nous ; ils viennent du dehors. Il n'en est pas de même de l'amour ; il est en nous, il circule dans nos veines, il fait partie de nous mêmes ; il ne tient pas à l'objet seulement,

ment, nous en jouissons sans lui. Cette joie de l'âme, que nous donne la certitude d'être aimés, ces sentiments tendres et profonds, cette émotion du cœur soudaine, vive et touchante, que nous donnent l'idée et le nom de la personne aimée, cet intérêt délicat qui nous occupe, ces craintes continuelles qui alarment notre tendresse, ces desirs et ces vœux ardents que nous formons ; tous ces plaisirs sont en nous, tiennent à notre propre sentiment, partent de notre imagination et ont leur source au fond de notre cœur. Lorsque notre cœur est réellement touché et que nous sommes sûrs d'être aimés, tous nos plus grands plaisirs sont dans notre amour. Nous pouvons donc être heureuses par nos seuls sentiments et associer ensemble le bonheur et l'innocence.

F 1 N.

26 June 1919

59604464



to cook curi
curi cooked

c



